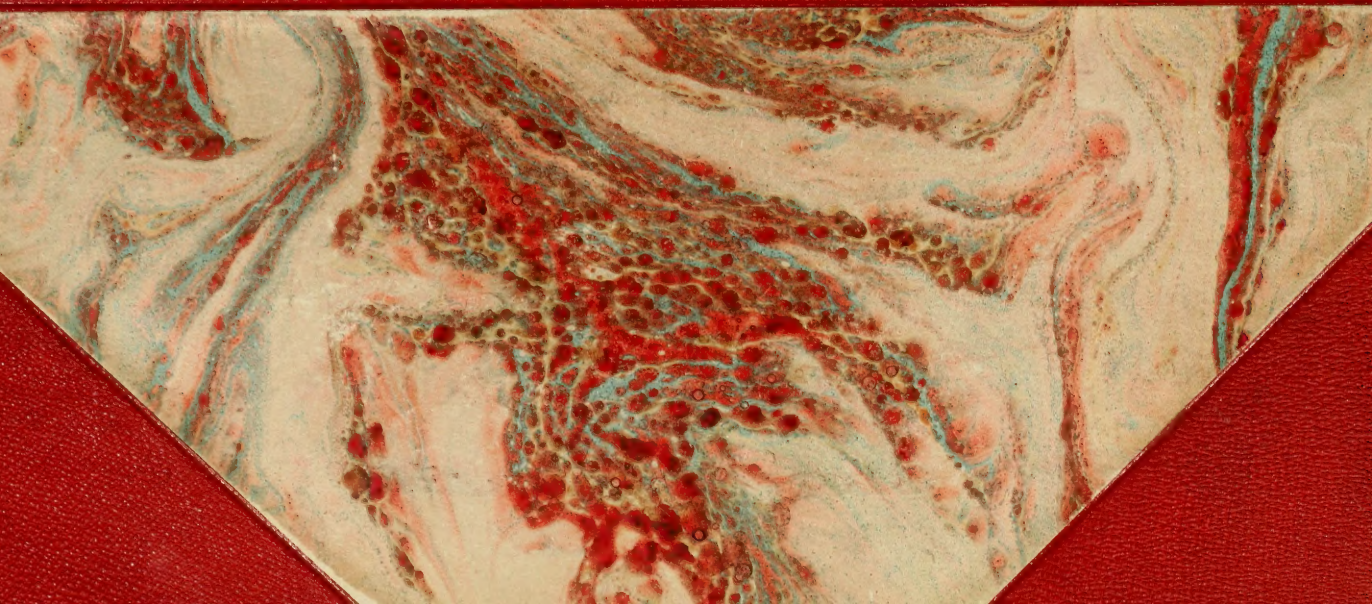
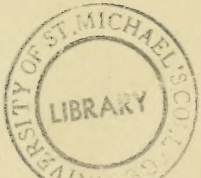
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01943972 8




UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/mortdequelquun00roma

Mort de Quelqu'un

DU MÊME AUTEUR :

POÈMES

L'Ame des Hommes. Paris, 1904.....	épuisé
La Vie unanime. Paris, 1908.....	épuisé
Premier Livre de Prières. Figuière, 1909.....	1 vol.
Un Être en marche. Mercure de France, 1910.	1 vol.
Deux Poèmes. Mercure de France, 1910.....	1 plq.

OUVRAGES DE PROSE

Le Bourg régénéré. Messein, 1906.....	1 vol.
Manuel de Déification. Sansot, 1910.....	1 vol.
Puissances de Paris. Figuière, 1911	1 vol.

THÉATRE

L'Armée dans la Ville. Mercure de France, 1911.	1 vol.

JULES ROMAINS

Mort de Quelqu'un

ROMAN

PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

MCMXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

15 EXEMPLAIRES DE LUXE SUR PAPIER DE HOLLANDE

NUMÉROTÉS DE 1 A 15

A GEORGES CHENNEVIÈRE

MORT DE QUELQU'UN

I

Jacques Godard, une après-midi, passa devant le Panthéon. Il réfléchit soudain : « Jamais je n'ai monté jusque là-haut. C'est malheureux ! Le moindre provincial, venu par train de plaisir, s'est offert ça. Moi qui habite Paris depuis trente-cinq ans, je n'ai encore vu le dôme que du trottoir. »

Il pénétra dans le monument, et, renseigné par le gardien, il s'engagea dans la spirale de l'escalier.

Il y avait tant de marches, le mouvement

d'un homme paraissait si menu à travers cette masse où il s'insinuait, que Godard se figura n'être qu'une bestiole occupée à tarauder une cloison.

Lorsqu'il fut debout sur la dernière plate-forme, plusieurs choses l'étonnèrent : d'abord qu'on y subît un vent pareil, et qu'en ce jour facile de printemps il régnât à cent mètres des rues un froid si impatient et si rageur. Puis il s'attendait à une autre sensation d'altitude. Avait-il imaginé plus ou moins ? Il ne s'en rendait pas compte. Enfin, et surtout, l'aspect de Paris le déconcerta. Il savait que Paris est grand, mais comme on sait que le Sahara est désert, d'une certitude impersonnelle et incolore. Son ancien métier d'ailleurs n'était pas propre à lui faire valoir l'immensité d'une ville. Mécanien d'express, il avait eu l'habitude de bondir en quatre minutes du centre aux remparts. La locomotive avilit

l'espace ; l'amas des quartiers et des faubourgs fond devant elle : on dirait que le train dissout les murailles, les volatilise. Le premier sifflement finit à peine, que l'enceinte de la ville s'affaisse derrière vous comme la peau d'un ballon crevé. Au retour, Godard apercevait la ville, là-bas, la fixait, la mesurait un instant, comme un tas de neige boueuse que la machine allait chasser. Il traversait les remparts sans ralentir. Puis il n'avait plus qu'à fermer la vapeur et qu'à serrer les freins, pour glisser, roues grinçantes, sous des ponts fumeux, sur des aiguilles qui claquaient, jusqu'au butoir du hall.

De là-haut il était moins étonné encore par la taille de la ville que par sa complication. Les toits et les murs étaient donc si variés ! Les blocs de maisons se ressemblaient si peu ! Et quel enchevêtrement il devait y avoir là-dessous ! On le devinait, comme sous un

drap boursouflé des étreintes de corps plus furieuses que les plis.

Il cherchait au loin son quartier, et l'emplacement de sa maison. Après avoir longuement hésité, il découvrit une sorte de petite falaise blanche devant quoi moutonnait de la brume. « C'est dans ce pâté-là ! » Alors il se sentit très ému. Il avait une espèce de gêne et de regret. Son cœur battait comme celui de quelqu'un qui a manqué une fête. « Dire que j'habite là-bas ! et que j'ai tout ça tout le temps autour de moi ! » Il était moins heureux de le savoir enfin que mélancolique de l'avoir ignoré. Il s'en voulait d'y songer si tard. Tant de choses puissantes avaient agi sous le couvert de cette brume ! Tant de choses avaient suivi les rues, tant de forces les avaient jointes ! Tant de rapports s'y croisaient, comme les baguettes de fer dans le ciment armé ! Rien ne traversait son petit apparte-

ment de veuf. « Je ne sors jamais. Je ne m'amuse pas ; je n'existe pas. »

Il remarqua, plus à gauche, un brouillard vert où il reconnut le Père-Lachaise. « Je suis libre, oui, libre comme eux. Qui est-ce qui s'occupe de moi ? Qui est-ce qui pense au pauvre homme que je suis ? Ça ne ferait pas un grand changement si je mourais. »

Il interrogea du regard la forme de la ville : « Je voudrais bien savoir si quelqu'un pense à moi là-dedans ! » Il n'éprouvait pas l'envie de redescendre. Il n'aurait désiré partir que si une force, une des cent mille forces l'avait transporté en une seconde chez lui, dans sa chambre où il n'aurait plus eu de stupeur à être seul.

Pour les yeux des hommes, l'existence de Godard se confinait dans deux étroites pièces, à Ménilmontant. Depuis cinq ans qu'il était

retraité, il n'avait pas réussi à se créer une distraction régulière. Tout au plus s'amusait-il à encadrer de vieilles gravures, et à dorer quelques boiseries qu'il façonnait lui-même. Il pensait souvent à sa femme. Parfois, le soir, avant de se coucher, il trouvait à la solitude un murmure hostile, qui lui refroidissait les épaules comme une bruine, et que la lampe ne suffisait pas à évaporer. Alors il avait le regret de la morte, et il se promettait d'aller le lendemain jusqu'à sa tombe. Il tenait sa promesse ; il prenait vers une heure du soir le tramway électrique dont le trolley avait des frissons singuliers. Il s'attendrissait, au soleil, dans le cimetière de banlieue, et avant de rentrer buvait un demi-setier chez un débitant, toujours sur la même table, où une fente du marbre imitait la courbe de la Seine à travers Paris.

Godard réfléchissait beaucoup, quoiqu'il fût

peu instruit et qu'il lût peu de livres, car il jugeait fatigant d'ajouter à ce qu'il savait depuis l'enfance de nouvelles notions, comme des wagons supplémentaires. Mais il avait acquis des idées personnelles sur certains points, et ce qu'il déplorait le plus, c'était de ne pas connaître assez la langue des gens instruits pour donner à sa pensée une expression moins informe. Les idées jeunes se nouaient, dans son esprit, sans poursuivre leur croissance. En particulier il avait médité sur le temps. Le temps lui semblait quelque chose d'arbitraire, d'élastique ; il concevait mal qu'on pût s'y fier, et il considérait les horloges comme des machines à illusions. Il ne croyait pas non plus que l'apparence des objets répondît à leur nature, et fût la seule possible. Il les avait vus tant de fois se tasser, se tordre, s'agglutiner, selon la vitesse de la locomotive ! Il se rappelait les aspects que prennent alors les palissades,

les files d'arbres, et combien de mouvements, inconnus de l'homme au pas, se propagent autour du train en marche. Il finissait par juger cette façon d'apercevoir les choses aussi valable que celle des gens qui ne vont pas vite.

Jacques Godard existait modérément par lui-même ; il n'existait qu'à peine par les autres.

Il était membre d'une association des Enfants du Velay qui se réunissait le premier samedi de chaque mois dans un café, rue de Rivoli. Godard n'assistait pas souvent aux séances, mais il arrivait qu'on parlât de lui, à quelque table. Son image, ainsi, flottait un instant avec les voix et les fumées.

Pendant le mois, les membres de la société s'évoquaient parfois les uns les autres. Il semblait qu'on invitât, à la table du soir, le

fantôme d'un ami. Godard profitait de ces charités du souvenir. Il dînait dans sa chambre seul et morne, d'aliments qu'il avait préparés lui-même sur une petite lampe à alcool. Mais une sorte d'émanation de son être apparaissait au loin, au-dessus d'une famille en cercle, comme un feu follet, et luisait un instant pour s'évanouir.

Il avait encore ses anciens camarades du chemin de fer. On se souvenait de lui, parmi eux, comme d'un homme trapu, sanguin, ayant la plaisanterie facile, le geste cordial, mais un peu avare, et qui n'offrait guère de consommations. Sous cette figure, il hantait irrégulièrement le foyer des autres retraités, ou il surgissait tout à coup près d'un vieux mécanicien, sur la plate-forme d'une locomotive lancée à toute vapeur.

Godard existait avec un autre visage enfin,

aux pentes d'une vallée, dans les monts du Velay. Il y avait là une petite maison couverte d'ardoises, où le corps même de Jacques Godard était né, où son père et sa mère, qui avaient plus de quatre-vingts ans, continuaient à vivre. Le souvenir de Jacques emplissait la grande cuisine, répandu entre le plancher et les solives comme l'odeur du bois brûlé, frôlant la table, se mirant aux menues flaques de vin et d'eau, venant se chauffer à l'âtre qui lui jetait des étincelles et de la suie, traversé par les vibrations tièdes du timbre quand l'horloge sonnait. En été, les vieux parents s'asseyaient côte à côte, au crépuscule, dans la cour; le père sur un timon de char, la mère sur une chaise, avec son travail de passementerie ou son chapelet d'ébène. Alors ils faisaient revenir, doucement, leur fils entre eux, entre le timon du char et la chaise disjointe. Ils l'amenaient res-

pirer l'air des montagnes, sentir le vent du soir qui donne confiance aux feuilles. Jacques était là, invisible et très aimé. Il était là, plus jeune, plus près de sa naissance; il avait des cheveux bruns, une figure pleine, une moustache point nonchalante. Il existait en patois. On se rappelait ses plaisanteries, ses tours de gamin : on avait envie de l'embrasser. Il existait bien mieux encore quand arrivait une lettre. Sa présence redevenait presque matérielle. Il était plus semblable à lui-même, ayant des cheveux blancs sur les tempes, des rides, et des rhumatismes qui le tourmentaient la veille des pluies. Les nouvelles de la lettre montaient peu à peu par les ruelles du village, comme des poussins qui s'écartent et qui entrent dans les basses-cours étrangères. On savait que Jacques avait écrit à ses parents, qu'il était toujours à la ville, qu'il relevait de la grippe. Ces brindilles ral-

lumaient le souvenir. Godard était évoqué par tout le hameau. Il assistait ce jour-là aux veillées ; il accompagnait les gens aux étables, quand ils allaient, avec une lanterne et un escabeau, traire les vaches somnolentes.

Ainsi Godard, au dehors de lui-même, s'étirait sur le monde comme une algue déchirée.

II

Deux jours après avoir monté au sommet du Panthéon, Godard éprouva une douleur dans le dos. Il voulut d'abord ne pas y prêter attention. Quand il avait mal, il se dépêchait de trouver une pensée quelconque et il partait avec elle. Mais souvent l'idée ne se présentait pas, ou bien il la lâchait tout de suite et se demandait de nouveau : « Qu'est-ce que ça peut être ? J'ai dû attraper froid. Pourtant j'en ai vu d'autres sur ma machine. Ah ! une fois qu'on est vieux !... » Il y songeait obstinément, comme un chien qu'on chasse de son tas d'ordures, qui fait un détour, les oreilles basses, et qui revient.

Il se lamentait d'être en retraite : « Je

m'écoute trop ! Si j'avais mon travail, ça ne durerait pas cinq minutes. » Alors il se remuait, frottait un meuble, cirait une paire de chaussures. La moindre agitation le soulageait un peu. Il s'asseyait, plus gai, et il accueillait des pensées agréables. « Je vais m'acheter une paire de pantoufles larges et moelleuses. Mon cor ne me piquera plus. » Puis il se promettait une promenade sur les boulevards, après qu'il aurait mangé. Il entrevoyait les mouvements noirs et tordus ensemble des passants, l'oscillation des chapeaux de femme, et les yeux qui s'agitent et glissent, les uns frôlant les autres, à la même hauteur, luisants, comme un vol de scarabées.

Peu à peu, il ne pensait plus. Il eût dit que son âme s'échappait de sa tête et coulait dans son torse pour y former une sorte de mare épaisse et lourde.

Il s'assombrissait, gagné par un commencement de désespoir. Il ne cherchait plus à éloigner son âme du mal mystérieux ; au contraire il l'y maintenait dessus, l'y appuyait; il oubliait avec une joie âpre le reste de son corps pour encourager la révolte qui grouillait là. Soudain le reste de son corps protestait, voulait vivre malgré cette chose rebelle qui se démenait dans le torse. L'âme redevenait l'âme de tout le corps, et haïssait la petite souffrance.

Godard se levait, avec une espèce de colère : « C'est absurde de se laisser tourmenter pour ça. » Il se contraignait à prendre un visage souriant. Il fredonnait un vieil air. Il se donnait deux ou trois coups de poing dans le dos, à l'endroit qui lui faisait le plus mal, et il disait : « La rosse ! La rosse ! »

Il eut huit jours de fièvre. Le matin du neuvième jour, à l'heure où les rideaux lâchaient

dans la chambre leurs premières poignées de soleil, il sentit un soulagement brusque. Sa pensée, qui était restée plus d'une semaine accroupie sur la maladie, se redressa, courbatue, et pourtant presque joyeuse. Il trouva que la lumière était belle, et fut heureux surtout de pouvoir faire attention à une chose comme la lumière, qui n'était pas dans sa poitrine et qui n'était pas du mal. Le délire ne le secouait plus. Il se jugea même calme et lucide.

Alors son esprit se défit, s'éparpilla, partit rouler de côtés et d'autres, jusqu'au fond de sa chair, comme une pile de sous qu'on renverse. Ce qu'il en restait, dans sa tête, ne s'effraya pas trop, d'abord, et parut se résigner. Puis le milieu de l'âme eut une secousse violente, et fit un effort pour rassembler tout. Deux élans contradictoires déchiraient l'être. Il y eut des rencontres, des bousculades,

des palpitations, des étincelles intérieures.

Le cœur cessa de battre.

Godard eut le temps de penser d'une façon distincte : « Je suis mort. Où vais-je aller ? Mon Dieu ! » Il connut que son âme s'émiettait encore une fois. Puis il éprouva une sensation entièrement nouvelle. Une chose qui était en lui, et qui n'avait servi à rien qu'à nouer sa vie, qu'à la serrer en touffe, une chose ramassée, élastique, une forme, une sorte de spirale se détendait, s'étalait, s'éloignait, couvrait l'espace de vibrations délivrées.

Et bientôt il ne sut plus qu'il était mort.

Un quart d'heure après la mort de Jacques Godard, le concierge monta les quatre étages qui menaient au petit logement. Et il se disait : « Il était bien mal hier. Il aurait fallu quelqu'un pour le veiller. Mais il n'a pas voulu que je reste, ni que je prévienne sa famille, ni

que je lui trouve une garde. C'est un avare, au fond ! »

Il entra, jeta un coup d'œil sur les fioles, qu'il vit en ordre, puis s'approcha du lit. La tête de Godard semblait serrée dans l'air soudain durci, comme dans un bloc de glace. Le concierge reconnut à cela que son locataire était mort.

Il resta un instant immobile, souleva deux ou trois flacons, lut les étiquettes, soupira. Puis il alla jusqu'à la croisée, écarta les doubles rideaux, fit attention à nouer une gerbe de plis réguliers dans chaque embrasse. Il revint auprès du mort, le regarda et réfléchit.

Il était mort, vraiment, complètement. Il ne pensait plus à rien. Il ne savait même pas qu'il n'existait plus, ou bien, du haut du ciel, il se voyait étendu, la tête dépassant les couvertures, comme un maçon sous un éboulis.

On pouvait lui parler, l'appeler par son nom « Godard ! » ou « Jacques Godard ! » lui dire sur le ton habituel : « M. Godard ! », lui secouer l'épaule, il ne répondrait pas.

Certes, il existait encore, d'une certaine façon. Il n'était pas disparu. On le mettrait dans un cercueil, on le mènerait au cimetière ; il pourrirait lentement. Toujours il resterait de lui quelque chose.

Ce qu'il y avait de changé, c'était que le corps ne sentirait rien de ce qui lui arriverait. Il irait à la fosse, s'y laisserait porter, sans se douter de rien.

« Je suis bête ! Sans ça il ne serait pas mort. Il n'y a pas besoin de chercher midi à quatorze heures. »

Il retourna à la fenêtre et tira les doubles rideaux sur le jour. Il le fit comme pour obéir à une impulsion qui commande sans s'expliquer. Le visage du mort n'avait pas envie de

lumière. Un geste parti du mort avait tiré les rideaux. Il n'était donc pas mort absolument, puisqu'il y avait des choses qui arrivaient à cause de lui? Mais, voilà ! Son âme n'était plus à sa place ordinaire.

Le concierge, de nouveau, se rapprocha du cadavre, et lui ferma les yeux. C'était un devoir et, en outre, ce regard du mort choquait ; il ne signifiait plus rien. Les yeux sont les pointes les plus fines que l'âme darde vers le monde. Puisqu'il n'y avait plus d'âme au commencement de ce regard, mieux valait le clore, comme la chambre. Oui, la chair n'était plus qu'un paquet de ténèbres ; ce qu'elle avait exhalé de lumineux, ce qui l'avait éclairée elle-même et rendue moins ignorante de son destin, ne palpitait plus entre les murs de cette pièce. Il était bon d'y entasser de l'ombre, en attendant le tombeau plus obscur encore, et plus véridique.

Le concierge descendit l'escalier, l'échine un peu courbée, ayant une espèce de fardeau qui le gênait, et qui lui donnait la crainte de manquer les marches.

« Quand on pense à tout le tintouin qu'il va y avoir pour lui ! Une fois que quelqu'un est mort, ça n'est pas fini, oh ! non ! On dit bien que tout est fini, mais c'est une façon de parler. Je ne crois pas qu'on aille en paradis ou en enfer, moi. Tout de même on ne part pas comme ça. »

Il traversait le palier du troisième.

« La famille, les fleurs, les croque-morts, que d'histoires. On n'en a jamais tant fait pour vous quand vous étiez vivant. C'est dommage qu'on ne soit plus là. »

Il s'arrêta au second étage.

« A l'heure qu'il est, personne ne sait qu'il est mort. Je suis le seul. Il n'y a que moi qui sache le fin mot sur lui. Les autres se

figurent un tas de choses. Il n'y en a qu'une de vraie, c'est qu'il est mort. Et lui-même, il n'en sait rien... Il n'y a que moi, que moi. C'est drôle, ça ! »

Il continua de descendre.

« Ce changement que ça va faire. Savoir qu'un homme est vivant, puis savoir qu'il est mort... Ses parents, les copains qu'il a eus... On a du mal au début à se dire qu'un homme qu'on connaît est mort. »

Le concierge entra dans sa loge, chercha l'adresse de la famille Godard, que le malade lui avait remise, en prévision, inscrite sur une marge de journal ; puis il prit le chemin de la poste, pour expédier un télégramme.

Il marchait assez vite, rasant les étalages. Son pied butait contre les pots de fer qui s'alignent, les poings sur les hanches, devant les laiteries. Il pensait : « Je l'ai quitté. Il est seul là-haut. » D'ailleurs, ce cadavre sur son

lit, ce n'était plus rien du tout. Jacques Godard, l'ancien mécanicien, n'habitait plus son logement du quatrième. L'âme qu'il avait eue en lui s'était dissoute, ou envolée.

« Pourtant, si je ne disais rien à personne ? Si je n'envoyais pas la dépêche ? Il n'est mort que pour lui et pour moi. Les autres pensent à lui comme à un vivant. »

Et le concierge finissait par se demander à quel point Godard était mort.

Il entra dans le bureau de poste, choisit un pupitre, écrivit sur une feuille, entre des formules imprimées : « Fils mort aujourd'hui à son domicile. »

Quand il présenta le papier au guichet, il éprouva une sorte de plaisir qui lui parut supérieur et compliqué. N'était-il pas, lui, homme de modeste condition, la source d'une nouvelle qui allait traverser l'espace et remuer

des hommes ? Il songea au bonheur de ceux qui lancent des nouvelles toute la journée, à leurs jouissances répétées, à leur orgueil. Il envia les gens d'affaires, les représentants de commerce, les journalistes, les gouvernants, dont les fils immenses prolongent à chaque instant la pensée et la voix. Il se rappelait la fierté, l'ivresse qu'il avait jadis, gamin jouant aux billes sur le trottoir, quand il remontait quatre à quatre l'escalier de sa maison, pour crier, l'haleine courte : « Maman ! Il y a un bonhomme qui s'est fait écraser dans la rue ! »

Il quitta le bureau, et s'en fut à la mairie pour prévenir le médecin des morts. Il se trouva un peu triste ; il se félicita d'être aussi sincèrement touché par la mort d'un locataire. Peu à peu, sa tristesse devint moins agréable à éprouver. Elle avait comme un goût d'amertume et de déception. Elle sem-

blait vouloir dire : « C'était donc tout ça ? J'attendais mieux. »

Le concierge sentit que son importance avait diminué depuis un quart d'heure. Il ne possédait plus à lui seul la mort de Jacques Godard. Cette nouvelle qui bourdonnait dans sa main, cette mouche sombre, il l'avait laissée partir, et il était trop tard pour la rattrapper. Il la regrettait comme un privilège, comme une sorte de noblesse imperceptible. Il lui semblait avoir concentré en lui, pendant quelques instants, une essence précieuse. Certes, on a du plaisir à faire glisser sur les longs fils du télégraphe une nouvelle inattendue. Mais ce serait encore plus doux de calfeutrer une chose vraie, de savoir seul, durablement, qu'un homme gît au fond d'un souterrain, qu'un autre n'existe plus, et que son cadavre pourrit quelque part. Voilà une jouissance que doit s'offrir le

Bon Dieu, dont la vie, d'ailleurs, n'est guère distrayante ; le Grand Turc aussi, et le Tsar ; peut-être même tel policier.

Le concierge dévisagea un ouvrier, une marchande de fleurs, un camelot. « Qu'il soit mort, ou pas, ça leur est bien égal, à ceux-là. Ils ne l'ont jamais vu ; ils ne penseront jamais à lui. Et il y a des gens que personne ne connaît, qui meurent pour eux seuls ! »

Jacques Godard n'était plus dans son corps, où les vers commençaient leur travail ; mais il n'était pas davantage dans la foule de cette rue.

Le concierge se sentait à l'intérieur de quelque chose, savoir quoi ? quelque chose où n'entraient pas la femme en rouge et le garçon coiffeur. C'était sur lui comme une atmosphère particulière, comme un vêtement de plus.

Au bas d'une maison il y avait une fruiterie feuillue, débordante ; elle crevait là, comme une source au bas d'un rocher noir.

Le concierge, qui était un client, traversa la chaussée et fit un pas dans la boutique. Il demanda au patron :

— Ça va ?

Puis :

— Vous savez ?... Mais est-ce que vous le connaissez seulement ?... J'ai un locataire qui a cassé sa pipe ce matin... je l'ai trouvé tout chaud. Vous parlez d'un coup !

— Il s'est tué ?

— Oh non ! un froid, une pleurésie qu'il a ramassée la semaine dernière. Un nommé Jacques Godard..., un mécanicien retraité.

— Ça ne me dit rien, ce nom-là ! Il ne devait pas se servir ici. Et puis, on en voit tant.

Le concierge n'osait pas s'étonner de la réponse. Il l'avait même escomptée. Mais il

subit un petit choc pareil à la surprise, et qui l'émut presque. Il fut un peu comme le Français qui, voyageant dans l'Est, rencontre le poteau frontière. Il touchait exactement l'un des points où Jacques Godard commençait à n'être plus rien du tout. A partir de là, on pouvait dire sans crainte de se tromper que Godard était bien mort.

Au retour, dans le vestibule de la maison, il croisa le garçon de banque qui habitait au troisième. Il avait envie de lui apprendre en détail l'événement dont il était possédé. Mais il se tut, car il manquait de sympathie pour ce locataire, et il souffrait d'un malaise quand ils s'arrêtaient l'un en face de l'autre.

Il préféra entrer dans sa loge et s'y reposer. L'armoire à glace luisait à l'extrémité de la pièce. Il se regarda dans la glace ; il eut ainsi, entre son corps et l'image de son corps tout l'espace familier cerné et pris.

Le mort était au bout de la maison, là-haut. Entre le cadavre étendu, et le concierge qui en avait connaissance, il y avait la maison qui ne savait rien.

« Je suis bête ; j'aurais dû prévenir les gens. Je reste là sur ma chaise. C'est la vieillesse, moi aussi. »

Il alla d'abord chez le boucher qui avait sa boutique à droite de la porte, et dont il entendait le hachoir et les balances, derrière la cloison.

— Vous savez ! M. Godard est mort ce matin.

— Le pauvre vieux !

— Il n'a pas dû souffrir.

— A son âge, ça ne pardonne pas. Il laisse de la famille ?

— Oui et non ! Il a encore son père et sa mère.

— Son père et sa mère ? Ah ! mais !... ils ont cent ans au moins ?

— Il faut croire. Ils sont capables d'en mourir.

Il prévint de même les gens du premier, un ménage du second, qui était très aimable, puis les voisins du quatrième. Ils sortirent sur le palier et pénétrèrent dans la chambre du défunt.

Ce fut un petit groupe, tassé contre la porte et le mur, assez loin du lit. Le concierge s'approchait davantage, posait la main sur les couvertures. On se taisait. Une lumière faible et bienveillante prédisposait les gens à s'apitoyer et à comprendre. On examinait, sans curiosité irrespectueuse, la chair et les traits de cette face, qui désormais ne signifiait rien de plus qu'elle-même, comme le contour d'un caillou. On inspectait la pièce, on se familiarisait avec l'aspect des choses ; on s'imprégnait de la couleur du papier. La place et la forme des meubles suggéraient des attitudes,

des postures, marquaient les limites d'un va-et-vient, les traces des mouvements, les bords des passages habituels. Il y avait sur une étagère un cendrier de porcelaine bleue, et un vase de verre opaque portant une fleur en relief ; et la tige de la fleur, violâtre, gonflée, ressemblait à la veine d'une tempe.

Petit à petit le groupe retrouvait l'âme d'un mécanicien retraité. Tout le groupe avait l'âme d'un vieux mécanicien, assis près de sa fenêtre, secouant sa pipe sur le cendrier bleu, contemplant l'image d'un calendrier, ou un bouquet de roses artificielles à demi avalé par le vase opaque, ou encore la dorure fraîche d'un cadre. Bien qu'on fût plusieurs, chacun avait l'émotion de la solitude. Tout le monde à la fois se sentait seul. On aurait voulu se blottir, se restreindre, se ratatiner pour être bien à la taille de la chambre.

On regarda le mort, de nouveau. Il sonnait

vide sous les regards. Maintenant sa chair inerte ne pouvait pas plus que l'armoire ou que le fauteuil.

On éleva la voix, comme si l'on eût parlé à la place du mort :

— L'agonie a été douce.

— La vie n'était pas mauvaise, ici. Quel dommage de quitter ça !

— Comme c'est triste de mourir seul !

— Il n'était pas mal, là ! C'est clair, c'est gai. Il tenait son ménage propre. Personne ne venait salir.

— Il ne sortait pas beaucoup.

— Le dimanche il allait au cimetière.

— Oui, il était veuf.

— Il aimait sa femme ; il la regrettait ; il pleurait en parlant d'elle.

— Il n'y aura guère de gens pour le pleurer.

Le groupe ressemblait de plus en plus à l'homme qui avait été vivant sous ce plafond,

entre ces meubles. Les mêmes pensées ressuscitaient, les mêmes mots et jusqu'à l'accent traînard de certaines syllabes. Mais le groupe mourut la minute d'après.

La maison était toute changée. La veille encore elle n'existait guère. Les familles s'isolaient et blâmaient le propriétaire d'avoir dressé des cloisons trop minces. Le soir, quand l'une d'elles causait, autour de sa table, et qu'elle entendait le murmure d'une autre, elle s'interrompait, maugréant : « C'est malheureux ! On n'est pas chez soi. On a des murs en papier mâché. » Puis elle continuait moins fort.

Dans l'escalier, les gens se coudoyaient en disant « Pardon ! », quelquefois « Bonjour ! », et quelquefois baissaient les yeux pour ne pas avoir de pensée ensemble. C'était une spirale d'air froid, d'où montait une rumeur de conque marine.

Maintenant la maison fermentait. Du corps de Godard s'était échappée, avec le dernier soupir, une force dont la maison avait besoin.

Les personnes qui se rencontrèrent entre deux étages se mirent à échanger des saluts. Il arriva même à deux femmes de s'arrêter, suspendant leurs mouvements inverses, comme si ce qui devait passer de l'une à l'autre avait eu trop de puissance pour se contenter d'un simple geste.

Les deux femmes parlaient, les regards bout à bout, la voix un peu assourdie, afin de mieux montrer qu'à elles deux elles étaient quelque chose d'intime, de secret, de clos :

— Alors, vous avez su ? ce pauvre vieux...

— Vous ne vous doutez pas de la peine que ça m'a faite. Il est mort seul.

— Seul ! Comme un chien.

— Oui, comme un chien.

— Je n'appelle pas ça mourir !

— Taisez-vous ! j'appelle ça crever.

Les gens aimèrent s'attarder à plusieurs sur les paliers. On saisissait, avec une joie inavouée, l'occasion de cette mort. De petits groupes s'apitoyaient sur Godard prolixement.

Une ménagère, en allant faire ses commissions, se heurta à sa voisine qui sortait pour le même motif. Une troisième descendait d'un étage supérieur. La jonction s'opéra :

— Ça m'a jeté un coup quand je l'ai appris ce matin !

— Le pauvre homme ! qui meurt on ne sait comment, la nuit.

— Il a encore ses parents, figurez-vous!

— Oh ! il ne devait pas être malheureux. Il avait une bonne retraite.

— Vous savez de quel pays il est ?

— Dans les montagnes, je crois.

Au bruit des voix d'autres femmes sor-

taient ; comme elles avaient leur manger sur le feu, et qu'elles comptaient ne causer qu'une minute, elles ne prenaient pas leurs clefs ; mais pour empêcher le courant d'air de fermer la porte, elles tournaient le verrou à vide, et le bout d'acier, saillant comme une langue, venait buter sur le chambranle à intervalles égaux.

Pendant qu'elles parlaient du vieux mécanicien, le vent de la rue, par les issues entrebâillées, s'élançait à la rencontre du vent de la cour. Alors les portes s'ouvraient largement, puis claquaient plus fort.

Les femmes apercevaient, une seconde, l'angle d'un couloir, le carrelage rouge d'une cuisine, un lit dans une chambre au papier clair.

Chaque porte faisait ainsi des espèces d'aveux entrecoupés. On apprenait sur les voisins des choses qu'on n'avait jamais sues.

Ils avaient donc un lit en palissandre ! La cuisine manque de linoléum. Un christ et du buis pendent à la muraille. La vie, le passé, l'effort vers le bonheur, l'idéal de chaque famille s'échappaient ainsi pour la première fois, devenaient un parfum extérieur. Les logements palpitaient l'un vers l'autre à cause du mort. Et tout se mêlait dans la cage de l'escalier.

On vit un homme, gravement vêtu, qui montait.

Le groupe chuchota :

— C'est le médecin des morts !

Le monsieur passa en levant son chapeau. Les femmes se turent une minute. Elles songeaient : « En somme, des affaires pareilles ont leur bon côté ; ça attire des gens bien mis dans la maison. » Puis, avec inquiétude : « Seulement, il aura trouvé l'escalier affreux Le concierge le tient si mal. »

Et la méditation silencieuse s'acheva sur ces mots que dit une femme :

— Tout de même ! Comme l'escalier est mal tenu !

Le docteur redescendit. La figure n'avait pas changé d'expression depuis l'autre instant.

— Si vous croyez que ça leur produit de l'effet ! Ils ont l'habitude !

— Ils vivent avec les machabées !

Devant cette indifférence professionnelle, on avait envie de s'émouvoir davantage, et de devenir vraiment triste, pour marquer que la maison tenait à son mort, si le reste du monde s'en souciait peu.

Alors le groupe des femmes exista, avec cette âme confuse et bondissante qu'ont les foules des églises. Comme elles il conçut fugitivement des choses qui dépassent la destinée terrestre et la puissance humaine ; comme elles il peina, une minute, pour incarner cer-

tains rêves de l'homme : l'être qui se sent tout, et la vie qui ne finit pas.

En causant, les femmes ne cessaient pas de songer qu'elles avaient des commissions à faire, et qu'il faudrait partir tôt ou tard ; chacune trouvait déjà la conversation des autres un peu ennuyeuse ; mais elles hésitaient à se séparer ; elles étaient liées comme par une ancienne affection de famille ; pour qu'on se plût à rester ensemble, il n'y avait besoin ni de propos animés, ni de quelque raison particulière.

Après un silence, on disait, sur un ton calme, sans vouloir renouveler l'entretien, et rien que pour en justifier la durée :

— Le pauvre homme ! Si ça s'appelle mourir !

Elles se détachèrent enfin ; dehors, elles furent plus contentes que d'habitude. Il leur semblait emporter une force prise à la mai-

son frémissante ; elles allaient s'en décharger au hasard.

Ce trop-plein, cette tension intérieure faisaient qu'elles avaient l'air de sourire.

Quand elles s'arrêtaient à l'étalage des fruitiers, et qu'elles empoignaient une botte de légumes, au lieu de regarder les tiges terreuses, elles tournaient la tête vers les femmes inconnues qui étaient arrêtées aussi, et elles pensaient : « Dans notre maison, il y a un pauvre homme qui est mort cette nuit. »

Vers le soir, la maison décida d'offrir une couronne au défunt. L'idée partit du deuxième étage. On confia à deux petites filles le soin de porter, d'une famille à l'autre, la liste où s'inscriraient les cotisations. Les enfants commencèrent leur tournée, sachant par cœur la phrase qu'elles répèteraient aux locataires. Elles tenaient chacune un bout de la feuille luisante, et marchaient vite ; mais elles pre-

naient des précautions pour ne pas la froisser ni la tirailler. Arrivées sur un seuil, elles se regardaient, respiraient, dévisageaient la porte, s'essuyaient bruyamment les pieds au paillasson, dans l'espoir de se faire entendre ainsi, sans recourir à la sonnette. Rien ne leur paraissait plus grave que de faire retentir le coup du timbre, qui semble quelque chose d'audacieux et de définitif.

Les familles avaient leurs lampes allumées : dans les cuisines, les petites lampes dont la flamme, pareille à une lame de canif, ne fait à l'ombre qu'une entaille étroite; dans les salles à manger, les grosses lampes, dont l'abat-jour marque sur la table et sur le plancher une oasis aux limites molles, où l'âme s'accumule. Avant le repas, des enfants s'appliquaient courbés sur leurs cahiers d'école ; le père lisait le journal; la mère s'occupait du feu. Depuis le grésillement de la

marmite, jusqu'au bruit glouton de la plume, jusqu'au bruit de voilure du journal déployé, il y avait un équilibre. La vie ne coulait pas d'ici à là, comme l'eau sur une pente ; elle était stagnante et horizontale. Le tic-tac de la pendule y mettait seulement un minuscule va-et-vient, et la fronçait en ondes visibles.

Alors un coup de timbre. La plume s'arrêtait, le journal s'affaissait, la mère écartait la marmite de la flamme ; et le coup de timbre s'enfonçait dans la famille comme une pierre dans une mare, avec des vibrations de plus en plus larges, de plus en plus faibles. Chacun sentait battre son cœur. Tant de choses peuvent entrer quand la porte s'ouvre : un ami, une lettre, et ce qu'on ne devine pas. La vie de la famille allait peut-être changer soudain. Pendant que la mère marchait vers la porte, le père, impatient, disait : « Va ouvrir » ; l'écolier interrompait sa page d'écriture, ne sachant

pas s'il faudrait la continuer quand la porte se serait ouverte. Toute la famille prenait une forme appropriée à l'inconnu. Toute la famille creusait son âme pour préparer la place de l'inconnu.

— Tiens ! Vous deux ? mes petites !

Et c'était Jacques Godard qui entrait.

Une fois la tournée finie, on voulut commander aussitôt la couronne. La soirée était belle. Trois dames de la maison, en fichu et en pantoufles, se rendirent chez un marchand voisin. Elles n'étaient jamais sorties ensemble, comme cela, toutes les trois, même pour aller au marché. Et puisqu'elles étaient ensemble, elles aimaient mieux n'avoir pas de panier à porter, pas de commissions diverses à se rappeler, pas de dîner à faire. Leur promenade commençait à cette heure douce, quand le vent des rues a une fraîcheur lointaine, et que les clartés électriques couvrent les

trottoirs d'une espèce de gazon. Elles marchaient de front ; au premier tournant, elles accordèrent leurs pas. Il leur sembla qu'elles étaient jeunes, qu'elles n'étaient pas mariées, qu'elles étaient camarades de classe, et qu'elles sautaient à cloche-pied sur un air de ronde.

Elles pensaient à Jacques Godard, comme des fillettes pensent à un garçon du quartier, avec de l'ignorance, de la curiosité et une raillerie tendre. Il reparaissait, ayant un sexe, mais le corps léger, presque sans âge.

Les femmes s'arrêtèrent. Brusquement Jacques Godard redevint vieux, reprit ses cheveux blancs, fut un brave homme qui a de l'expérience, des ressources, et qu'on respecte. Elles hésitaient devant l'étalage de couronnes que le marchand s'apprêtait à rentrer. Elles aussi avaient revieilli, en une minute ; elles connaissaient la vie, les peines, ce que l'on souffre en attendant de mourir. Et

mourir ne leur semblait plus, comme à des fillettes, un pays au bout du monde.

Elles choisirent une couronne de douze francs.

— Il faut une inscription, firent-elles.

— Quelle inscription, mesdames ?

— Je ne sais pas. Dites vous-même, monsieur. Monsieur nous dira ce qui se met d'habitude. C'est un pauvre vieux.

— Oh ! pas bien vieux encore.

— Non, mais enfin pas tout jeune. Il est mort dans la maison, hier...

— Cette nuit, vous voulez dire !

— Oui, cette nuit, et mort comme un chien, tout seul, mal soigné... Vous savez, quand on n'a pas sa famille...

— Il était à son aise, pourtant...

— Oui, mais un peu avare...

— Et un peu ours !

— Mesdames... je...

— Ça a fait de la peine à tout le monde.

— Je vous conseillerai...

— C'est mon mari qui a eu l'idée qu'on se cotise.

— Il était à son aise ! Un mécanicien du Nord, retraité !

— Il faut dire qu'il n'est pas d'ici.

— Il a ses parents en Auvergne... dans le Midi...

— Alors, mesdames, si je comprends bien, la couronne est offerte par les locataires ?

— Naturellement ! C'était la moindre des choses. On ne se connaît guère dans les maisons, à Paris. Mais lorsqu'il arrive un malheur.

— Vous n'aurez qu'à mettre, dans ce cas...

— Lui n'en saura rien, évidemment. Quand on est mort, on est bien mort. Tout de même...

— Puis il paraît que son père va venir. On lui a télégraphié.

— Son père est paysan.

— Ça a dû lui faire un coup, à cet âge !

— Ça m'en a fait un à moi ! Nous l'avions juste au-dessus. Ah ! on ne l'entendait guère. Il avait un logement agréable...

— Je l'ai vu, et gentiment meublé !

— Mesdames, on met d'habitude, dans ce cas-là : « Offert par les locataires. »

— Les locataires, oui.

— On croira que c'était lui le propriétaire.

— Pourquoi pas : « A notre voisin » ?

— Madame, moi je vous dis ce qui se met. Maintenant, ça m'est bien égal, ça vous regarde. Moi je vous indique les usages.

— Oui, monsieur s'y connaît mieux que nous.

— Soit, c'est convenu.

— « Offert par les locataires. »

III

Dans le bourg, le bureau de poste était plein d'un soleil peu mûr, et comme acide. Une vieille femme attendait qu'on eût fini d'écrire pour elle des choses sur un grand livre. La salle avait des parois blanches, des boiseries de sapin, quelques calendriers en noir et en couleurs ; elle ressemblait à toutes les autres salles du bourg, aux boutiques de mercerie, aux rez-de-chaussée où des femmes tricotent. Elle avait, comme les autres, une apparence placide, végétale, insensible aux frémissements.

Pourtant son silence n'était pas pareil à n'importe quel silence. Il existait à part, il se détachait des murs, comme une pulpe se détache d'une écorce trop rigide. Il était léger,

et toujours prêt à éclore. De petites vibrations y devaient pulluler trop subtiles pour être entendues, mais qui parfois s'accentuaient jusqu'à se trahir.

Quand la sonnerie éclata, elle ne semblait que l'aboutissement et le paroxysme de ce silence. Le récepteur de cuivre se mit à claquer. Une employée se pencha. De nouveau les vibrations disparurent dans leur fourmilière.

— Vous connaissez ça, « Godard » ?

— Godard... Godard... oui.

— Ce n'est pas dans le bourg ?

— Non ; pourquoi ?

— Une dépêche pour Godard, sans supplément. On ne peut pas la distribuer.

— Ils ne sont pas bien loin, les Godard, à deux kilomètres...

— Ils avaient donc un fils.

— Peut-être. Pourquoi ?

— « Fils mort aujourd'hui à son domicile. »

— Le fils Godard est mort ? cria la vieille qui attendait son mandat.

— Il paraît. Vous le connaissez ?

— Oh ! oui, je le connais. Ça va les tuer, ses pauvres parents.

— Ah ! j'y suis... Un fils à Paris, n'est-ce pas ? Il a passé plusieurs fois ici des lettres pour un nommé Godard... à Paris... Jean, je crois ?

— Non, Jacques !

— Jean ou Jacques, il est mort.

— Et on ne dit pas de quoi ?

— Non ! vous savez, sur une dépêche... Il était jeune, donc ?

— Oh ! non, guère plus que moi.

— C'est vrai ?

— Son père est très vieux. Lui, il était dans les chemins de fer.

— Vous n'êtes pas de leur village, aux parents ?

— Non.

— Parce que je vous aurais demandé de porter la dépêche. Ils nous envoient ça ici. Ça ne nous regarde pas. Le facteur leur portera ça demain matin. Tant pis !

— On peut s'arranger. Je vois un gamin par là ; il n'a rien à faire, ce sont les vacances de Pâques. Donnez-lui la dépêche. Il la mènera bien là-haut.

— S'il la perd ?

— Pas de danger. Et puis autant la perdre que de la laisser moisir jusqu'à demain.

— Tu connais la maison des Godard, aux Chênes, sur un chemin, à droite de la route ?

— Oui, madame.

— Eh bien ! vois-tu, mon petit, il est arrivé une dépêche pour eux ; le facteur est parti, il ne peut pas la leur porter. Et c'est une grosse

nouvelle, un grand malheur. Il faut qu'ils le sachent tout de suite. Tu comprends, mon petit. C'est leur fils qui est mort.

— Ah !

— Leur fils qui était dans les chemins de fer. Je vais te donner ce papier bleu. Tu vas le leur porter. Tu courras bien. Ne le perds pas et ne le déchire pas.

— Oui, madame.

— Tu sais bien l'endroit, au moins?

— Oh ! oui, madame, n'ayez pas peur.

— Tu courras bien. Seulement, comme c'est leur fils qui est mort, tu comprends, ça leur fera trop de peine de leur dire ça d'un coup. Alors si tu étais gentil, bien gentil...

— Oui, madame.

— ...Avant de leur donner le papier bleu, tu leur dirais en patois : « Père Godard, il y a une mauvaise nouvelle pour vous. » Puis tu attendrais un peu... tu attendrais qu'ils te

questionnent, et tu leur donnerais le papier bleu le plus tard possible.

— Oui, madame.

— Allons, tu es gentil, répète ce qu'il faut leur dire.

— « Père Godard, il y a une mauvaise nouvelle. »

Le petit garçon pivota sur un pied et partit, tenant la dépêche serrée entre ses doigts ; il courut d'abord ; puis, à bout de souffle, se remit au pas.

Il longeait la rivière pour atteindre le pont qui conduit à la route ; c'était l'endroit le plus doux, le plus méditatif, le plus éternel du bourg. D'un côté, les murailles descendaient jusqu'au lit du ruisseau ; et comme elles étaient un peu éboulées, elles semblaient se continuer par les pierres et les cailloux de la berge jusqu'au milieu de l'eau, jusque sous les plus jeunes vagues, se continuer en s'affais-

sant. Jamais personne sur cette rive n'avait pensé à Jacques Godard mort.

Ceux qui le connaissaient, le boulanger au coin de la ruelle, le barbier près du pont, se disaient, quand par hasard ils se souvenaient de lui : « Jacques Godard, le fils des Godard, qui vit à Paris, qui a été dans les chemins de fer. » Car ils se rappelaient ainsi des amis anciens, certaines après-midi qu'ils s'asseyaient devant leur porte, faute de clients. Et tandis qu'ils regardaient le soleil, l'eau, le vallon, les murs d'en face et les plus hautes branches des jardins cachés, ils n'avaient jamais évoqué un Jacques Godard rigide dans son cercueil, ou se dissolvant sous la pierre d'une tombe. Jamais il n'y avait eu derrière des yeux qui voyaient cette rive l'image morte de Godard.

C'était lui, le petit garçon essoufflé qui l'y amenait pour la première fois. Et il le faisait,

de tout son cœur ; il pensait continuellement à la dépêche qu'il serrait, humide et chiffonnée, dans sa main gauche ; il se répétait : « le fils Godard est mort aujourd'hui », ajoutant vite : « Père Godard, il y a une mauvaise nouvelle. »

Il n'en savait pas plus ; pour lui Jacques Godard n'était pas un vieux retraité, n'avait pas conduit d'express pendant des milliers de jours, n'avait pas souffert, ne s'était pas marié, n'avait pas perdu sa femme. Jacques Godard redevenait tout simple, tout neuf, sans expérience : un enfant le long du ruisseau.

Il allait être midi. Le hameau, depuis quelques minutes, existait davantage. Des mouvements unissaient les choses fixes ; les troupeaux de vaches quittaient les prairies, tassés par la voix des pâtres, poussés par les coups de bâton. Des femmes venaient de la

fontaine ; des paysans rentraient, un sac sur le dos. Il y avait le long des chemins, entre les terres, d'une maison à l'autre, des corps à la file, les bestiaux, les chiens, les hommes, où l'âme courait avec des sauts et des lenteurs ; elle glissait mal à travers les panses et les lourdes têtes des vaches ; mais les chiens la conduisaient mieux et le cœur des enfants lui redonnait de l'élan au passage.

Le village n'était plus seulement quelques granulations blanches, çà et là, sur la terre végétale. Il se liait en mailles élastiques, il s'arrangeait en un filet fragile que faisaient palpiter les cloches de midi.

C'est alors que Jacques Godard arriva au village pour sa seconde vie. Elle commença par des paroles qu'un petit garçon balbutiait dans une cuisine, devant une table où fumaient deux écuelles ; elle s'étira en un grand cri ; devint une lamentation, s'enroula sur elle-

même comme pour se mordre et se tuer. Puis elle sortit, remonta la cour et s'en fut par les chemins.

Le village l'eût vite absorbée. Quand midi sonna un homme entrait dans la dernière maison et disait avant de s'asseoir :

— Tu sais, Marianne, il paraît que le fils de Godard, le Parisien, est mort.

Pendant tout le repas, le village se donna de la peine pour y réfléchir. Mais les gens ne savaient penser qu'à Godard vivant ; et ils ne réussissaient qu'à lui retrouver une forme ancienne. Certains ne le connaissaient pas. La plupart l'avaient vu quand il était jeune qu'il avait des cheveux noirs et qu'il parlait encore patois. Bientôt on pensa non plus à Jacques, mais à ses parents.

— Ça doit leur en faire un chagrin, ces pauvres vieux ?

— Ils auraient mieux fait de partir les premiers.

— Surtout qu'on dit qu'il les aidait.

— Une vingtaine de francs par mois.

— C'était beaucoup pour eux.

— Pourvu qu'ils joignent les bouts maintenant.

Puis les familles se dispersèrent, à la fin du repas. Le hameau ne fut bientôt que peu de chose. Et Jacques n'y était pas plus que dans son cadavre de Paris.

« La diligence part après le coucher du soleil », pensait le vieux, « elle met une heure trois quarts; je pourrai encore casser une croûte avant de prendre le train. »

Il longeait le chemin le plus fréquenté du hameau, celui que les troupeaux préfèrent à midi et au crépuscule, celui qui sait le mieux rejoindre les maisons, tendre d'un seuil à

l'autre la chaîne des vies en marche, celui que l'âme parcourt dans les deux sens et qui conserve toujours une certaine tiédeur.

Le vieux ne pleurait plus, mais il avançait avec peine ; au moindre obstacle il oscillait ; le choc de son pied contre un caillou lui faisait rebondir tout le corps vers la droite ou vers la gauche ; il avait désappris l'équilibre. Ses membres lui semblaient nouveaux et difficiles à manier ; ou bien il avait l'impression de ne plus se posséder au complet, de n'avoir gardé dans sa carcasse qu'une partie de ce qui était lui ; le reste avait fui, attiré par une force.

Il sentait que penser à son fils suffisait à le rendre encore plus maladroit. Pourtant, il n'avait pas un de ces désespoirs qui aveuglent, qui raidissent les reins, qui fondent les jambes comme du suif. Mais depuis qu'il pensait à Jacques, il semblait que Jacques

lui eût pris sa place dans son corps, et s'en servît mal, ne le connaissant pas assez.

Ses yeux même s'étonnaient d'un rien ; en passant devant la croix d'un petit carrefour, il regarda attentivement le fer forgé, le cube de pierre écrue, la chaux qui moussait au pied de l'emblème. Pour la première fois de sa vie, il trouva que la croix avait un air bizarre sur ce mur décharné dont la base lâchait une rigole de purin. Il examina une montée de grange, et il se surprit à dire :

— La maison n'est pas mal : ils doivent être bien là-dedans.

Il en vint à se demander : « Est-ce que je pensais à mon fils avant sa mort ? » Oui, il avait pensé à Jacques souvent, tous les jours ; il avait parlé de Jacques à la vieille, presque chaque fois qu'ils s'asseyaient devant le feu, avant le repas. D'ailleurs, les lettres de

Jacques l'y auraient bien forcé. S'il pensait à Jacques? Mais depuis soixante ans !

Hier encore, il avait causé de Jacques en haut de la cour, avec le père Arsène. Justement, le père Arsène s'était écrié, en tapant sur une borne le culot de sa pipe :

— Ah ! votre fils, il n'est pas malheureux. Il a mieux fait que s'il était resté à piocher la terre.

Tout de même il aurait fallu penser davantage au fils, ou plutôt y penser autrement.

— A cette heure j'y pense bien, j'y pensais pas comme ça. La vieille peut-être. Les mères, ça sait mieux. Mais moi j'y pensais pas comme j'aurais dû ; la preuve, c'est que maintenant que j'y pense, ça me rend drôle.

Il se reprochait de ne pas avoir découvert avant cette façon-là d'évoquer le fils ; et il comprenait qu'il était trop tard pour remédier à une négligence pareille. Désormais il

aurait beau se donner de la peine, ne pas se laisser distraire, se remplir de Jacques et se boucher comme une fiole, il n'ajouterait rien à ce qui lui restait du mort. Il n'augmenterait pas d'une goutte la survivance du mort en lui.

Ah! s'il y avait réfléchi plus tôt! Tant que Jacques existait dans son corps, il était temps. Il fallait en profiter, parler de lui, rêver de lui, l'aspirer, travailler à sa présence, engraisser son souvenir, comme une bête qu'on doit mener à la foire, le jour dit, et pas le lendemain, ni une semaine après.

A droite, une fenêtre miroitait. Malgré sa stupeur le vieux reconnut la maison. Devant le reflet bleu et vert des vitres il sentit encore davantage que son fils, son Jacques mort, ce n'était plus qu'une petite chose isolée, errante, étrangère chez tous les hommes, s'éloignant au pas dans l'exil.

Puis le chemin tourna, descendit brusquement. La dernière ferme du village touchait au ruisseau par un verger. Le vieux arriva sur le pont de bois; et comme il y avait une petite montée sur l'autre rive, il s'arrêta pour s'accouder au parapet. Il avait passé là des milliers de fois; jamais il n'avait ouvert les yeux si ingénument.

La rivière s'échappait dans l'enjambée du pont; elle allait se heurter à un barrage, se faire prendre presque toute, se laisser mener par un chenal étroit, entre des bords raides et parallèles, avec des vagues calmées, jusqu'à l'écluse d'un moulin qui n'était plus du village. L'eau était un peu trouble, à cause des pluies récentes. Des grains de terre se cachaient dans les gouttes, comme les noyaux dans les fruits. La pluie avait rongé le sol du village, et la rivière emportait plus loin quelque chose des champs et des prairies.

Le vieux, devant ces apparences, se mit à imaginer le parfait bonheur. Habiter en famille un petit domaine bien clos, tous entre les murailles anciennes, n'avoir pas de fils au loin, n'avoir personne dehors, que les ancêtres au cimetière communal. Jadis, c'était ainsi. Les garçons à la vingtième année ne quittaient pas le père. On ne sentait pas derrière les montagnes, au bord du ciel la présence des grandes villes, si voisines maintenant, embusquées si près derrière les montagnes, qu'on croit parfois entendre leur rumeur, et deviner leur lueur rouge au fond de la nuit.

Jadis il n'y avait pas ces poteaux télégraphiques qui vont jusqu'aux bourgades, qui remontent les vallées, qui passent entre les sapins des cols, et qui obligent le bûcheron coupant son arbre à songer qu'au bout du fil une grande ville ordonne et attend.

Jadis on craignait moins la mort ; et ceux qui survivaient aux défunts ne les pleuraient pas de la même façon. Bien sûr, on les regrettait ; on se désolait de ne plus les voir, de ne plus les toucher. Mais c'était un chagrin net, carré, calme. Ils n'avaient emporté dans la tombe que le moins possible. L'essentiel d'eux-mêmes, ne l'avait-on pas gardé ? On connaissait leurs plus infimes manies, les menues rides de leur visage, les dernières creusées ; on savait par cœur leurs idées et leurs paroles familières, avec le ton de la voix et la forme des gestes. Leur corps disparaissait ; et aussi cette habitude qu'avaient les idées, les gestes, la voix d'accompagner fidèlement ce corps. Mais la famille les recueillait, comme on recueille des voisins chassés de leur logis par l'inondation.

Les fils, maintenant, mouraient là-bas, après une vie d'absence ; on les connaissait à

peine ; la mémoire les évoquait toujours avec leur taille et leur costume d'enfants. Ce que l'âge avait fait d'eux, on l'ignorait presque. A quoi pensaient-ils, là-bas ? « Peut-être qu'il ne croyait plus en Dieu, mon Jacques ? Peut-être qu'il a fini comme un païen ? »

« Est-ce que j'ai seulement un portrait de lui? » Le vieux ne parvenait pas à se rappeler s'il y avait sur le mur, à côté de l'horloge, une photographie de Jacques. « Faut-il que j'aie perdu l'esprit pour oublier ça ! » Il cessa d'y réfléchir, un moment, pour retrouver quelque lucidité. Soudain le souvenir se dégagea. « Ah oui ! avec une branche de buis ! J'étais bête. » Mais quand il essaya de se représenter les traits de l'image, sa détresse le reprit. « Non ! je n'y arriverai pas. C'est rageant. Je ne le revois pas du tout. Je sais bien comment il avait le nez, les oreilles — oui, les oreilles grosses — la moustache qui lui

rentrait un peu dans la bouche, mais je ne le revois pas, surtout du côté des yeux. »

Il se lamentait. « Je ne serais même pas fichu de dire de quoi il est mort. C'est vrai. Nous ne nous sommes pas demandé ça, tout à l'heure. De quoi est-il mort ? Ça nous a tellement abasourdis. Il n'y a qu'à Paris qu'on me le dira, pas avant. J'ai jusqu'à demain à attendre pour le savoir. »

Et ces heures d'attente l'une sur l'autre formaient un tas qui lui pressait la poitrine et l'empêchait de respirer pleinement. Puis sa douleur tournoya, comme les feuilles d'un sentier en automne, tournoya autour d'un regret.

Le plus grand malheur c'était de n'avoir pas tenu la main de Jacques à l'agonie.

Il aurait fallu être là, assis au chevet, guettant la dernière minute, celle qui demeure irréparable. Alors, entre les murs de la

chambre, sans qu'une parole se dise, quelque chose d'essentiel passe de l'homme qui meurt à l'homme qui survit. Si personne ne veille auprès du lit, tout sort de la chambre, s'enfuit, s'égare, et va mordre on ne sait quoi, comme un chien enragé.

« Voilà un nouveau souci ! A mon âge, j'en avais bien ma suffisance ! » La veille encore Jacques n'était pas un souci : il pouvait s'occuper de lui-même ; il était responsable de sa vie. Maintenant, le pauvre, il redevenait pareil aux bébés qui ont une mère pour exister à leur place. Les autres hommes, on ne comptait pas sur eux. Le sort de Jacques ne les tourmentait guère : il ne laissait ni femme, ni enfants, aucun être qui eût dans la chair des raisons de le prolonger. Les seuls héritiers, c'étaient ses parents qui mourraient bientôt.

Le vieillard s'en irritait presque : « Ils sont drôles à la ville ; ils ne veulent pas avoir

d'enfants. Quelle idée ! Est-ce que je devrais m'occuper de ça, moi ? D'abord rien de tout ça n'est juste ; moi j'aurais dû mourir le premier, puis lui, puis ses garçons à lui. »

Il marchait très courbé, en ne levant les pieds qu'un peu, pour ne pas épuiser sa force. Mais il ne heurtait pas trop souvent les pierres du chemin, parce qu'il les connaissait toutes. Certaines, à demi enterrées, il les avait vues depuis sa jeunesse, elles saillaient toujours, comme des dents de vache qui se liment lentement.

« Ça va être le mont Riou », pensa le vieux. Le chemin s'inclina doucement, et la pierre parut à droite. Elle n'était pas plus grosse que deux poings, mais elle ressemblait au Riou, comme le petit d'une bête à la bête. Et le vieillard sentait derrière son dos, au loin, le mont Riou gonflant l'horizon.

« A quoi est-ce que je pense ? mon Dieu !

à des cailloux! Et Jacques qui est mort là-bas. »

Il leva la tête. Le chemin, en ligne droite, désignait le bourg, comme un bâton tendu.

Le vieux songea avec étonnement que le chemin le mènerait au bourg, la diligence à la gare, et le train à Paris. Tout était prêt pour son voyage, comme si on avait su depuis longtemps qu'il aurait besoin de partir un soir vers son fils. Les itinéraires se mettaient bout à bout, le portaient, à la façon d'une rivière. Il n'avait qu'à céder, qu'à se laisser tirer par le mort.

IV

A Paris, dans la chambre, au quatrième, la chair du cadavre se débattait contre le néant. Après le dernier hoquet de l'agonie, elle avait éprouvé d'abord comme une espèce de délivrance. Mais la mort qui venait d'engloutir l'homme rongeait maintenant morceau par morceau la chair de l'homme.

Au deuxième étage de la maison, une femme était sortie de chez elle, tenant dans sa main droite les clefs bruissantes, et avait frappé à la porte voisine : « Qu'en dites-vous, j'ai une idée. Si les locataires offraient une couronne à ce vieux qui est mort ce matin, une petite couronne par souscription ? »

Pendant ce temps, sur le chemin, le père approchait du bourg. C'était le soir. La lumière

pour s'en retourner à l'ouest avec le soleil se détachait des choses ; elle n'était plus appliquée comme en plein jour, si étroitement qu'on ne distingue plus la chose de sa lumière. Elle flottait à quelque distance, elle était un voile que la respiration des choses avait l'air de soulever.

Le mort essayait de se concentrer vers la maison de Paris. Comme un escargot, lentement, visqueusement il ramenait ses extrêmes antennes, et tout son être peu à peu sous sa coquille.

Il avait abandonné le cadavre ; cette chair qu'il avait possédée soixante ans, qu'il avait cru son inséparable, il la laissait à un millier d'âmes inconnues. Toutes ces âmes, elles surgissaient de la chair.

Quand la chair était à lui, il ne s'était jamais douté qu'il y en eût tant, tant de soumises et de patientes, mais déjà en embuscade, guettant

l'occasion. Il ne leur disputait plus ce corps.

Mais alors le vieillard entrait dans le bourg, des familles allumaient leurs lampes ; malgré les rideaux on apercevait les intérieurs, car le jour les maisons voient la rue et pensent vers elle ; le soir c'est la rue qui voit les maisons et qui pense vers les lampes.

Il traversa le pont en trébuchant un peu à cause de l'ombre ; le pont où l'enfant avait couru le matin pour porter la nouvelle.

A Paris, une femme avait dit en réglant la mèche d'une lampe : « Eh bien ! c'est entendu, madame ; ma petite fille ira avec la vôtre chez les locataires, on ne refuse jamais à des fillettes. »

Le vieillard longeait la berge ; la boutique du cordonnier était sombre ; Godard s'en réjouit ; il n'était pas forcé de deviner qu'il y eût quelqu'un, et il pouvait continuer sa route sans détourner la tête, sans se faire

interroger par les bavards. Puis il réfléchit : « Au fond, ils n'en savent rien ; la dépêche est arrivée tout de suite là-haut. » Dans la boulangerie une grosse carcel créait des formes jaunes. Le marchand debout dans l'embrasure avait son ombre sur le chemin.

— Bonsoir !

— Bonsoir !

Le vieux se mit à pleurer. Le besoin lui en venait soudainement. Si l'homme ne lui avait rien dit, il n'aurait pas pleuré. Tant qu'il était seul à marcher sur le chemin, il se sentait encore juste assez de joie, de cette vieille joie qu'on a de vivre, pour mater son chagrin nouveau. Mais quand l'homme avait crié « Bonsoir ! », et que lui s'était arrêté devant la porte, toute la sérénité de son cœur l'avait fui ; il n'avait gardé que le désespoir.

Il pleurait. Et l'homme qui n'était pas méchant, qui ne souhaitait du mal à personne,

fut heureux sans comprendre pourquoi. Il devint brusquement très heureux, et très bon, et il aurait voulu se dévouer pour le vieillard qui pleurait.

A Paris, deux fillettes montaient l'escalier, tâchant d'aller du même pas ; entre elles une feuille blanche vibrait comme une voile.

Le vieillard prit une ruelle à gauche ; le soir devenait la nuit ; machinalement les mains s'écartaient du corps pour repousser un peu l'épaisseur palpable de l'ombre. Il était très triste à l'entrée de la ruelle ; mais après une cinquantaine de mètres, il se trouva presque soulagé. Il ne craignait plus l'interrogation des passants ; même il sentait qu'il serait déçu si personne ne s'occupait de lui jusqu'à la diligence.

A Paris, les enfants s'arrêtaient sur un palier, soufflaient pour ne pas avoir l'air émues, et frottaient longuement leurs semelles au paillasson.

Le concierge revenait d'une course dans le quartier. Tout à l'heure quand il s'éloignait de la maison, il n'avait point songé au mort.

— S'il fallait tant se tracasser pour ses locataires !

Maintenant, Godard remuait en lui. Il voyait le mort, le père, le corbillard qui arriverait au trot et qui repartirait au pas, les tentures, la porte tapissée, entre les deux boutiques, comme une boutique aussi, aux boiseries molles et noires.

Le vieux atteignit la grande rue ; la diligence n'était pas encore à l'endroit habituel ; il n'avait pas besoin de se renseigner pour savoir qu'il fallait attendre ; mais il se dirigea vers le bureau, avec l'espoir qu'il y parlerait de l'événement.

Un pauvre homme des villages, nul ne le remarque ; il n'intéresse jamais plusieurs personnes à la fois, sauf, par hasard, en trois ou

quatre circonstances de la vie ; un soir où il s'est saoulé, et où il injurie le monde ; le jour de sa noce ; le jour où quelqu'un est mort chez lui. S'il ne profite pas de ces rares occasions, il ne connait pas la joie d'être quelqu'un qu'on regarde.

Les fillettes sonnèrent en se jetant un coup d'œil complice et peureux.

Le vieillard fit halte à mi-chemin du bureau.

Soudain il lui paraissait douloureux de raconter l'événement. Il aurait fallu qu'avant lui un autre dît aux gens de quoi il s'agissait ; le père n'aurait eu qu'à hocher la tête, qu'à recevoir les condoléances, qu'à pleurer.

Près de ce bureau dont il apercevait la lueur, il hésitait, plein de Jacques mort qui le poussait à parler. Et ne sachant quel parti prendre il se faisait inerte et lourd.

Les fillettes, chargées du mort, écoutaient

le son du timbre plonger dans la famille dont l'âme se creusait en entonnoir. Le concierge, sur le seuil de la maison, pensait : « C'est triste, à cet âge-là, de perdre son fils ! »

Au bord de la lueur que tendait le bureau, le vieux regardait le sol, hésitant, comme un bœuf qui trouve l'herbe mauvaise.

Dans le cadavre, l'âme des muscles éclatait, fusée à bout de course. Mais Jacques Godard entrait dans les familles derrière le son du timbre.

On entendit la voiture au loin ; son bruit envahissait le bourg. Trop étroite, pour contenir tant de fracas, la rue se dilatait sur son passage, écartait ses murailles dans l'ombre, comme une bouche que gonfle un cri.

L'attelage vint se ranger devant le bureau.

Un brouillard se levait sur les croupes, et l'on pensait aux montagnes qui suent après l'aurore.

Des voyageurs approchaient, la tête redressée, trois femmes vêtues de couleurs sombres, deux messieurs, un homme en blouse. Godard fut remué par leur mouvement ; il entama la lumière, le moins qu'il put, et atteignit le bureau.

— Tiens, père Godard ! Un peu plus, vous n'étiez pas en avance. Mais quelle idée de partir à cette heure-ci? Oh ! et puis vous êtes crâne. Vous faites comme hier M. Bichet ; vous partez en voyage de noces ?

Il étendit le bras à moitié, regarda la lampe et dit :

— Je vais à Paris, mon Jacques est mort.

— Le pauvre ! c'est vrai, il est mort ?

Le vieux se trouva désolé, moins que tantôt pourtant, sur le chemin, peut-être parce qu'il regardait la lampe.

La femme, qui s'était ennuyée tout le soir, eut une espèce de soulagement, une bouffée qui l'encourageait à vivre.

— Il est mort ! mais il était donc malade ?

— Non, non !

— Alors, de quoi est-il mort ?

— Je ne sais pas !

Il sentit les larmes venir, poindre, affleurer, comme tirées hors de ses yeux par la lampe.

— Et vous voilà parti pour l'enterrement ?

— Bien sûr !

— Il était dans les chemins de fer, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Et sa femme ?

— Elle était morte.

— Et il a des enfants ?

— Non !

Il paya, et retourna vers la voiture.

Le seuil passé, il sentait derrière son dos la boutique qui lui soufflait une haleine ; il était comme un charretier que son cheval suit en

reniflant. La boutique lui renvoyait la mort de son fils, attiédie et illuminée.

Quelqu'un savait l'événement dans cette salle.

Le père avait la diligence devant lui, puis le train, et Paris au bout. Il pouvait partir; Jacques ne lui pesait plus tant sur les épaules; il venait d'en laisser tomber.

Puis il se dit : « C'est triste de partir le soir; j'aurai sommeil, cette nuit, et je ne dormirai pas; il faudra que je reste assis, au lieu de me coucher, et tout bougera. »

Mais il comprit que la voiture, c'était déjà mieux son fils et qu'à chaque tour de roue ce le serait davantage. Il monta avec peine, trouvant le marchepied bien haut. Une place restait à droite entre deux femmes. A gauche la rangée était faite d'un monsieur, d'une femme et de l'homme en blouse. L'autre monsieur siégeait à côté du conducteur. Le vieillard

n'osa pas d'abord s'asseoir à l'aise, étendre les jambes, appuyer les reins contre la paroi. C'était lui le dernier arrivé. Il attendait que le groupe s'habituât à sa présence. Tous les gens le dévisagèrent pendant une minute ; il sentait leurs forces se croiser en lui, pareilles aux longues aiguilles dans un ouvrage de tricot. Peu à peu son droit d'être là augmentait. Entre son corps et les autres, du temps se figeait, faisant une colle. Il osa reculer et s'appuyer à la boiserie. Vraiment, il entrait dans le groupe, il n'y était plus posé, il s'y enfonçait. On ne le fixait plus, les regards l'avaient assez criblé ; son âme était maintenant pareille aux autres âmes. Il toussa. Il connaissait presque tous les voyageurs. A sa droite, il avait la mercière de la place de l'église, à sa gauche, la femme de l'instituteur-adjoint, en face de lui, touchant ses genoux, une vieille paysanne riche qui possédait deux fermes au bord du ruisseau. Le

monsieur dans le coin c'était le plus grand marchand de vins du bourg. Seul l'homme en blouse, près de la portière, était un visage neuf et sans nom, mais il avait l'aspect d'un marchand de bétail. On n'avait pas froid de l'ignorer. Silencieux, ayant ses deux rangées l'une contre l'autre, le groupe était comme une bouche fermée dont les mâchoires se rejoignent. L'âme oscillait entre les corps opposés ; il n'y avait pas vraiment un centre ; mais un peu plus haut que les têtes, sous le plafond de bois à rainures, les songes s'équilibraient.

Le groupe ne sentait rien d'extérieur. D'abord il faisait nuit ; le bourg n'existait plus pour les yeux ni pour les oreilles ; entre lui et la diligence il y avait une nouvelle épaisseur d'air à chaque minute, et déjà la rosée essayait de poindre. Aussi le groupe se carfeutrait, content d'être petit et de ressembler à une famille.

Au dehors le voiturier vint allumer la lan-

terne, à gauche de son siège; elle se mit à luire, tournée vers la route; les têtes des six voyageurs regardèrent la lanterne. Toute la lumière partait en avant. Quelques rayons entraient bien dans la voiture, picotant les ténèbres; mais ils ne faisaient qu'aimanter l'âme et que l'attirer au lumignon. Les deux rangées avec leurs hommes et leurs femmes s'orientaient vers cette clarté qui s'éloignait d'eux. Elles étaient maintenant comme deux files de rameurs face à la proue.

Le groupe n'ayant plus d'indifférence ni d'équilibre se tendait dans le sens de la lumière; il savait que vouloir; on distinguait un peu de route devant la lanterne; deux ou trois scintillements sortaient du sable. Le groupe avait envie de voir la clarté bouger sur le sable, de voir la route se jeter dans le cercle jaune, pendant que toute la matière de la voiture tremblerait.

— On ne part pas vite.

— C'est toujours comme ça.

Chacun faisait attention aux moindres détails de la durée. Une femme écoutait battre son cœur. On se disait :

« Ce que j'aurais pu faire de chemin depuis que je suis sur cette banquette. »

Les instants se tuméfiaient ; un peu de mouvement les aurait soudain dégorgés.

Le monsieur parla :

— C'est bien long.

Le groupe s'irritait de ne pas pouvoir remuer par lui-même, et de n'avoir pour avancer que les jambes des chevaux où sa volonté n'aboutissait pas. Le monsieur tapa le plancher du talon, en cadence.

Mais le conducteur approcha du siège ; on l'aperçut qui prenait les guides et montait sur le marchepied. Le groupe frémit. Les hommes secouaient le torse, comme pour se débarras-

ser d'un poids. Le temps se ralentit encore. On était sûr que la voiture s'ébranlerait, mais à quelle seconde ? Le groupe ressemblait aux enfants anxieux devant qui crépite la mèche d'un pétard.

Afin de rompre son attente et de laisser le départ se faire tout seul, une femme se mit à parler.

— J'aimerais autant voyager de jour. Il n'y aurait pas de mal à mettre ça une heure plus tôt.

Le groupe, soudain, exista vers la femme qui avait parlé. Mais personne n'entreprit de répondre. On se rendait compte qu'il aurait mieux valu ajouter des mots, et qu'il était impoli de laisser cette parole tomber lentement sur le plancher comme de la cendre. Chacun pendant une minute chercha une phrase sans rien trouver. Le père Godard aussi essaya d'imaginer une réplique ; mais

pouvait-il dire quelque chose, avant d'avoir dit que son fils était mort? On se tut avec peine. Les têtes se détournèrent; on eut moins d'âme, pour diminuer ces chatouillements qui parcourent le silence. Mais il y eut une secousse et le groupe sourit de sentir la voiture s'ébranler.

Soudain, tout le monde fut à l'aise; on ne regretta plus d'avoir laissé tomber les paroles de la femme; et elle ne s'étonna plus de n'avoir pas de réponse. Le groupe jouissait de son bruit naturel; il ne se trouvait ni isolé, ni écrasé; ce bruit le prolongeait et le protégeait comme une toison.

Autour de la voiture où vivait son corps, il y avait un espace soumis, l'air qui vibrait passivement.

On allait. Le groupe était heureux. Lui n'avait jamais rêvé autre chose, et ne concevait pas de meilleure volupté. Il était

né pour partir, et rouler sur la route. Au repos, dans la rue du bourg, il souffrait de ne pas satisfaire sa nature ; maintenant il exultait comme un enfant qui sait parler. Il ne désirait pas arriver, et il avait peur des haltes ; quand les chevaux ralentissaient au milieu d'une côte, et que le bruit se calmait comme l'eau d'une casserole qu'on éloigne du feu, il perdait presque confiance et désirait causer.

— Ça doit être dur pour deux chevaux de traîner ça !

— Nous sommes six et un sept et un huit.

— Et il n'y a pas que nous ! Les bagages, qu'est-ce que vous en faites ?

— Je crois même qu'il y a quelqu'un là-haut.

— Là-haut ?

— Oui, le vacher de Malabrais ; tout à l'heure, quand on a ralenti, aux premiers

peupliers, il a grimpé par le siège. Sans doute qu'il est assis sur une caisse ou sur un sac.

On leva les têtes en souriant vers le plafond à rainures ; on trouvait drôle d'apprendre soudain qu'un homme pesait sur les planches, qu'un homme durait entre les ballots et qu'on n'en avait rien su.

Depuis vingt minutes, là où le groupe ne connaissait que son bruit, un vacher pensait à quelque chose.

Puis on en fut un peu gêné. On ne pouvait oublier qu'il était là-haut, n'y sentir, comme avant, que des bagages secoués et que l'air du soir. Mais l'âme s'affaiblissait en s'étirant jusqu'à lui. On n'avait plus l'impression d'être une famille à table. L'âme vacillait comme la flamme d'une lanterne quand une vitre s'est cassée.

Le groupe eut envie de se ressaisir davan-

tage ; il désirait s'accumuler autour de quelque chose.

Le père Godard pensa plus fort à son fils :

« Ce que je serais content s'il était là ! ça serait possible, nous irions à la ville ensemble ; on causerait ; puis même si on ne causait pas, je le sentirais là. »

Tout le groupe attendait une idée. Le vieux avait envie de dire la nouvelle, et il était sûr qu'on l'écouterait avidement. Le groupe en avait soif. Godard n'était plus accablé, diminué, rétréci par la pression de l'âme hostile. Au contraire, il s'épanouissait, et des paroles voulaient lui sortir par les lèvres.

Il ne savait pas comment débuter. Les mots qu'il essayait dans sa tête étaient trop brusques, trop nets. Malgré son désir d'entendre, le groupe en aurait quelque surprise et serait gêné par ce vieillard disant tout à coup : « Figurez-vous ! mon fils Jacques est mort. »

On pouvait bien s'y prendre moins brutalement, et lancer une ou deux phrases insignifiantes pour préparer la révélation. Mais ce n'était pas convenable. Quand on vient de perdre son fils, on ne doit pas avoir le cœur à causer de la pluie et du beau temps.

« Si c'était ma femme, à ma place, pensa-t-il, elle ne saurait pas s'empêcher de pleurer; on lui demanderait : « Qu'est-ce que vous « avez donc ? », et ça irait tout seul. »

Il se mit à fixer le marchand de vins qui s'était calé dans l'encoignure. Le monsieur ne sentait rien d'abord, et continuait à examiner les vacillements de la lanterne. Soudain, il remua les yeux, puis la tête, et se tourna vers Godard.

Il y eut un silence actif. Le vieux tâcha de ne pas baisser les paupières, et de mettre beaucoup de choses dans son regard.

— Vous ne craignez pas la fatigue, hein? à votre âge.

— Il faut bien.

— Je me doute que ce n'est pas pour votre agrément que vous prenez la voiture à cette heure-ci.

— Ma foi, non ! c'est même assez triste,

Tout le groupe écouta.

— Vous n'allez pas au train, je suppose ?

— Si... Mon fils est mort.

— Votre fils est mort ?

— Celui qui habitait Paris ?

— Votre fils Jacques ?

— Il était dans les postes ?

— Pauvre homme ! A cet âge, perdre son fils, c'est un coup !

— Oui, oui !

— Vous n'en aviez qu'un ?

— Oui.

— Il était bien dans les postes ?

— Quel âge avait-il ?

— Près de la soixantaine.

— Et de quoi est-il mort ?

— Dites, père Godard, il était bien facteur ?

— Non, il était sur les locomotives.

Les dos se décollaient des parois ; on se penchait un peu en avant, malgré les cahots ; on n'éprouvait pas de fatigue, ni le besoin de s'appuyer mieux. Et les têtes avaient l'air de s'incliner pour regarder dormir quelqu'un dans un berceau.

Les trois femmes devenaient très maternelles. Elles songeaient à leurs enfants. Le marchand de vins et l'homme en blouse osaient moins se mêler à cette compassion comme si un pareil malheur les eût moins spécialement concernés.

On resta silencieux ainsi, pendant quelques minutes. Chacun pensait au mort.

Petit à petit tout se relâcha. Le vieux ne parlait plus, personne ne l'interrogeait. On pouvait se disjoindre les uns des autres, se remettre le dos contre la boiserie, remuer la tête n'importe comment, laisser venir n'importe quelle idée, sourire aux ombres qui défilaient dehors, sans avoir l'air de mépriser la douleur du vieillard, et d'éparpiller cruellement la cendre du mort.

Ni les hommes, ni les femmes ne se forçaient plus à garder Jacques Godard dans l'esprit. Ils ne demandaient pas mieux que d'être distraits par d'autres choses.

Il y avait la lanterne, le reflet, où semblait se jeter la route, le passage vibrant des arbres.

Beaucoup de rêveries arrivaient ainsi, et circulaient. Mais le mort se glissait parmi elles. Depuis qu'on ne se faisait plus une obligation de penser à lui, son image revenait

toute seule ; et on l'accueillait sans contrainte. Elle allait d'un voyageur à l'autre; elle s'arrêtait un peu entre deux voisins qui l'apercevaient chacun vaguement, derrière des idées à eux, comme on aperçoit derrière de grandes personnes un enfant qui n'ose pas s'approcher.

Ou bien elle se mêlait à tout, se laissait dissoudre, et faisait dans les âmes une sorte d'arrière-goût saumâtre. Puis soudain elle se ramassait.

Ainsi, pendant une minute, le visage de la vieille paysanne, les rides arquées, le front pieux, les prunelles claires incarnaient Jacques Godard. Pendant une autre minute, c'était le visage de la mercière, les joues rouges et bourrées, les petits yeux marron.

Le vieux, soulagé, s'adossait contre la boiserie, et ne craignait plus d'allonger ses jambes.

Mais ce qu'il venait de dire lui parut alors

très invraisemblable. Était-il bien sûr de ce qu'il avait raconté? N'avait-il pas tout simplement imaginé une histoire? Ce n'est guère croyable que Jacques soit mort. Un événement aussi grave n'est pas vrai comme ça, d'un coup. Le matin, avant la dépêche, Jacques vivait. Une dépêche ne suffit pas à changer le monde,

Il se mit à faire des raisonnements que les cahots de la voiture secouaient et brisaient parfois. « Si je n'avais pas reçu la dépêche, il n'y aurait rien de plus que ce matin. J'aurais toujours un fils retraité à Paris. Ce n'était pas forcé que je le sache. Sans ce gamin et ce papier! En somme, je ne l'avais pas vu depuis des mois et des mois. Il avait le temps de mourir! Qui est-ce qui s'en serait douté là-haut? »

Peu à peu, la dépêche lui sembla un incident fortuit, sans trop d'importance, sans rien

de nécessaire, à la façon d'une rêverie qu'on accueille ou qu'on repousse à volonté.

Sa tête s'était inclinée sur sa poitrine ; il la releva. La mort de son fils, soudain, lui emplit les yeux. Elle sortait du groupe, comme une fumée, par vingt fissures. Douter d'une chose dont toutes ces personnes ne doutaient pas ! Leurs regards apitoyés, le pli de leurs lèvres, la cadence même de leurs souffles prouvaient l'événement. Jacques n'était plus dans son corps à Paris. Il était là, derrière les visages, mais léger, raréfié, comme une odeur si faible qu'on ne sait plus si c'est une odeur ou un souvenir.

Le père se reprocha ses raisonnements de tout à l'heure. « Est-on bête quand on a du chagrin ? Ah, oui, il est mort ! »

La voiture roulait, avec sa lumière et son bruit. Il n'y eut plus de séparation entre les

voyageurs et le vieillard. Personne ne continua à sentir nettement ce que c'était que le passé. Le temps semblait couler sans trace aucune. Rien n'avait eu lieu. Pourquoi se désoler alors, pourquoi regretter? Tout bougeait, tout se défaisait. Les secousses, les tremblements, ne laissaient rien en place dans la ferraille, dans le bois, dans la chair ; mais rien ne se succédait plus.

Le vieux devint paisible. Il eut l'impression de rajeunir beaucoup, d'être épars et sans durée comme une âme d'enfant.

Il ne se disait plus de paroles ; les faces toutes également jaunâtres, penchaient en arrière, et sous leur poids un oreiller de pénombre se creusait. Ce n'était pas le silence de quelques personnes. Aucune femme ne pensait : « Pourquoi ce monsieur ne cherche-il plus à causer? » Les visages jaunes et un peu gonflés ne se regardaient pas comme des voi-

sins qui ont à se connaître. On se taisait naturellement.

Le vacher de Malabrais sifflotait sur le toit de la voiture. Il était tout à fait seul. L'intérieur l'avait bien oublié. Le vacher avait froid, le vent s'écrasait sur son corps, lui ratatinait les membres, arrachait ou recroquevillait les effluves de sa chair; l'obligeait à se défendre, à devenir imperméable et dur, à faire roc contre la nuit.

Le temps lui semblait long et inépuisable. Parfois, il se mettait à compter les arbres, qui arrivaient sans se presser, comme des instants. Puis il tâchait de distinguer en avant les tournants de la route, et de deviner s'ils étaient loin. Il disait : « J'aurai le temps de compter jusqu'à trente, et il comptait, anxieux de savoir s'il avait bien prévu. Le tournant approchait : « Dix-sept, dix-huit... » Il n'arriverait pas à trente, sûrement. Puis, on sem-

blait ne plus avancer. « Vingt-neuf, trente, trente et un. » Le tournant fuyait, presque aussi vite que la voiture. A coups de fouet, on attrapait enfin le tournant, et le vacher souriait de l'entendre craquer sous les roues.

On arrivait à une auberge dans la vallée. Les diligences avaient coutume de s'y arrêter pour laisser souffler les chevaux. La rivière coulait derrière l'auberge sur un large lit de cailloux qu'elle n'emplissait déjà plus tout entier. Il y avait un pont sur la rivière, et de hauts peupliers alentour.

A cette heure l'auberge était calme. La façade noire, sans un voyageur dans les chambres, sans un cheval dans l'écurie, elle n'existait un peu qu'au rez-de-chaussée, sous une grosse lampe de cuivre. La famille de l'aubergiste mangeait le repas du soir. Au comptoir un homme debout buvait en regardant la famille. La famille formait presque un

cerceau qui enserrait la table, mais elle s'ouvrait du côté de l'homme.

Les corps avaient beau être face à face, ils ne se dévisageaient pas, et ils ne pensaient guère l'un vers l'autre. Les yeux se fixaient sur les assiettes ou sur l'homme debout au comptoir. L'homme parlait ; la famille aussi ; mais un peu moins. C'étaient deux êtres presque mêlés. Entre eux, il se faisait un lent va-et-vient de mots qui ne cherchait pas à les rapprocher davantage, mais qui les maintenait ainsi dans une sorte de lâche embrassement.

Les paroles cessèrent. Un autre bruit qu'elles entra dans la salle, le long ricanement d'une voiture sur la route. On se souvint du dehors, qu'on avait oublié à cause de la conversation et de la lumière. L'homme et la famille ne furent plus du tout séparés. Une âme myope et lourde s'étirait vers la porte, à la rencontre de la diligence qui s'arrêta.

Le vacher fut le premier à descendre. Il songeait : « On a dû dire un tas d'affaires à l'intérieur ; on ne s'ennuie jamais quand on est tant que ça. » Il en était jaloux. Peut-être l'intérieur avait-il appris des choses importantes, des événements. Lui ne savait rien. Si les autres connaissaient du nouveau, il aurait l'air bête devant eux. Il recula du côté de l'ombre et attendit.

L'intérieur restait immobile et tâchait de ne rien changer à son âme. Mais il se trouvait décontenancé.

En se retirant de lui, le bruit et le mouvement l'avaient laissé à sec. Il n'avait plus d'équilibre et s'inclinait comme un bateau échoué sur le sable. C'était triste d'exister ainsi. Il savait que l'auberge vivait à quelques mètres, muette et inerte comme lui, mais habituée à ne pas désirer le mouvement. L'intérieur n'eut plus le courage de sa

forme, il ouvrit la portière, et les gens sortirent.

— On va se dérouiller un peu les jambes.

— C'est fatiguant de ne pas pouvoir remuer.

— On est trop serré, d'abord.

— Il faut en profiter, pendant que le cocher boit un verre.

— Je me demande pourquoi il s'arrête. Il n'y a rien d'ennuyeux comme ces haltes à moitié chemin.

Le groupe s'effilochait sur la route, devant l'auberge.

Il était pareil aux débris d'un rassemblement que l'on vient de disperser. Ce relâchement dans l'ombre ne lui aurait pas déplu. Mais il était presque gêné de son corps entre la voiture et la maison. Chaque voyageur avait l'impression d'être ridicule. Le marchand de vins qui le sentait plus que tous se

décida enfin à pénétrer dans l'auberge. Le vacher de Malabrais et le père Godard furent alors l'un près de l'autre ; ils restèrent immobiles un instant, n'ayant entre eux qu'une mince bande d'air nocturne. Ils n'osaient pas se rapprocher plus, et se mettre face à face. Chacun gardait la tête un peu détournée. Pourtant ils désiraient causer comme des amis.

— Ce n'est pas vous, père Godard ?

— Tiens ! tu me connais, toi ?

— Oh ! tout le monde vous connaît.

— Et toi, d'où es-tu ?

— Je suis vacher à Malabrais ; mais je ne suis pas du pays.

— Ah ! c'est toi qui es vacher à Malabrais ?

Ils s'interrompirent ; leurs corps avaient bougé ; la nuit ne les séparait plus ; elle était maintenant autour d'eux.

— Et pourquoi vas-tu à la ville ?

— Je vais chez mes parents, pour la fête. Je reviendrai demain soir.

— Tu as de la chance. Moi, je vais enterrer mon fils, à Paris.

Le vacher n'avait jamais vu le fils du vieillard. Il aperçut, dans sa pensée, un homme encore jeune, habillé comme les gens de la ville.

Le vieillard soulagé par ces premières paroles eut envie de ne pas paraître trop malheureux.

— Il faut dire qu'il n'était pas tout jeune, loin de là.

Alors le vacher entrevit un homme corpulent, au visage rouge, aux cheveux couleur de poussière.

— Il n'était pas à plaindre, il avait sa retraite du chemin de fer, et pas de charges. Il allait pouvoir se la couler douce. Voilà ce que c'est !

Le vacher regarda vers les voyageurs qui attendaient sur la route. Il était content, et il avait de l'amitié pour le vieillard.

« Il m'a raconté ça, à moi ! songeait-il. A moi, en particulier. Il ne l'a pas raconté aux autres ». Il réfléchit une minute, puis reprit : « Je suis bête, il leur a sûrement raconté pendant que j'étais là-haut. Il a bien eu le temps. Il leur en a dit davantage, et ils ont su mieux répondre que moi. »

— Comme ça vous allez à Paris pour son enterrement.

— Oui.

— Vous prenez le train de ce soir ?

— Oui, je serai là-bas demain, au jour.

Ils marchèrent un peu et se trouvèrent sur le pont.

Le vacher s'accouda au parapet ; et le vieux y appuya ses reins.

— C'est la rivière qui est derrière, n'est-ce pas?

— Oui, père Godard.

— La nuit est bien sombre, je ne vois rien du tout. Tu vois, toi?

— Oh! presque rien, mais je vois quand même.

— Je vois quelque chose de clair du côté de l'auberge à cause de leur lampe. Pour le reste, je ne vois pas le pont.

— Moi, si. Tenez, je distingue le rebord et puis trois arbres là, deux gros, un petit; puis l'eau, et les cailloux.

— Tu as beau me montrer. Je ne vois rien de rien.

Ils se turent. Le vacher regardait les choses dans l'ombre avec toute la force de ses yeux; il ne bougeait pas, il restait près du vieillard, s'inclinait vers lui, ému, gagné par une vague tendresse. Il était content de voir pour eux

deux qu'enveloppait la nuit. Il regardait longuement, pieusement ; il ne disait pas ce qu'il voyait ; mais il sentait qu'en voyant, il donnait au vieillard de la paix et de la certitude. Et le vieillard tranquille ferma ses yeux qui ne voyaient pas.

Il y eut un bruit de pieds, de paroles, le frisson d'un être qui se défait.

— Ils sortent de l'auberge ; on va repartir.

— Dépêchons-nous !

Godard et le vacher rejoignirent la voiture. Devant la portière le jeune homme s'arrêta et dit :

— Je vous laisse. Il faut que je grimpe là-haut.

— Là-haut ? ce n'est pas la peine. On te fera une petite place ; on se serrera. N'est-ce pas ? A cette heure-ci, il fait frais ; tu seras mieux avec nous.

L'intérieur qui venait de se reformer ne

répondit rien, mais n'eut pas l'air trop hostile. Le vacher aimait mieux remonter sur son toit et somnoler seul parmi les ballots, que de s'insinuer entre ces deux rangs qui ne le désiraient point. Par malheur le vieillard insistait, et, poussé par lui, le jeune homme monta dans la voiture.

Ils se mirent l'un à côté de l'autre et achevaient de s'installer quand l'attelage s'ébranla. On gardait le silence. Ils n'osèrent pas se parler. Comme s'il eût pu se faire entendre de son compagnon, le vacher pensa à la mort de Jacques : et le père Godard qui lui aussi voulait penser quelque chose pour son voisin, mais, faute de le connaître, ne savait quoi choisir, songea longuement à leur causerie dans les ténèbres.

Le reste de l'intérieur tâcha d'oublier Jacques. On cessa de plaindre son père et d'être ému par l'idée d'un si grand voyage.

On laissait le vieillard avec son vacher qu'il avait pris sur lui d'introduire. Les têtes ne se penchaient plus en arrière : on se tenait le buste droit, les muscles de la face vigilants ; on n'aimait plus la pénombre, ni le ronronnement des roues, ni tout ce murmure d'éternité. On désirait avec impatience l'arrivée au trot dans un faubourg, sous des lumières vives et fraîches.

V

Le vieux passa sur le quai de la gare ; une grande âme inquiète l'engloba aussitôt et lui fit peur ; la foule festonnait le trottoir, ayant des amas, des traînées minces, quelques hommes isolés.

Il perdit sa tranquillité, alla d'un groupe à l'autre, chercha des raisons de s'arrêter quelque part; les groupes en boule le repoussaient ; la mince rangée lui donnait l'angoisse dont elle était parcourue ; il finit par se mettre entre des voyageurs d'aspect placide, et là il ne craignit presque plus de manquer son train.

La sonnerie trembla. Des changements profonds secouèrent la foule ; mille liens cassèrent ou se tendirent ; l'espace fourmilla de

petites forces en marche ; et bien des points, tout à coup supportèrent chacun son tourbillon.

Mais les contours restèrent pareils. Le père Godard aperçut encore à ses côtés les deux voyageurs placides qui laissaient leur valise à terre contre leurs jambes ; la file mince d'où saillaient des colis ; et les grosses boules qui s'étaient seulement ratatinées un peu. Et la sonnerie semblait un emballement de minutes affolées.

La foule pensait de plus en plus au train ; elle le sentait venir, avec une autre foule dans ses wagons ; mais une foule calme, sûre de sa forme, allaitée de vitesse, et dormant comme un nourrisson repu.

Le père Godard était plein d'angoisse ; pour apaiser sa crainte, il lui fallait regarder ses voisins à chaque instant ; il ne trouvait plus que le chemin s'arrangeait seul, de la chau-

mière au cadavre du fils; que les itinéraires se mettaient bout à bout sans effort, que tout attendait son voyage, ni qu'une sorte de rivière le portait. Il songeait : « Pourvu, au moins que j'arrive ! » Son passage à travers tant de choses jusqu'à la chambre lointaine lui semblait maintenant pénible et hasardeux.

Rien de tout cela n'avait été fait pour lui ; tout avait cent raisons d'exister, et lui ne comptait pas.

La diligence, la gare, le train, Paris avaient chacun sa destinée ; lui devait se débrouiller, profiter le mieux possible de certaines coïncidences, et s'estimer heureux de ne pas s'y perdre, comme un chemineau dans un carrefour.

Il finissait par se dire : « Ça sera un miracle si tout marche sans anicroche. » Il avait froid, il se sentait nu. Il regretta d'être parti. Jacques lui parut vraiment dans l'autre monde.

Il entendit crier des voix d'hommes. La rangée eut un mouvement intérieur dont le malaise du vieillard s'accrut encore ; il ne sut pas voir deux clartés qui glissaient au-dessus des rails et qui soudain donnèrent un visage à la nuit ; mais le train entra aussi vite dans son âme que dans toutes.

Alors la foule s'exalta ; l'élan des wagons l'arracha au sol, aspira les groupes en boule, déchira la rangée mince, en fit une jeune bousculade qui bondit après le train, s'accrocha aux poignées et fondit par des ouvertures.

Quand le train se mit en marche, le père Godard se retrouva sur une banquette, contre une encoignure, étonné de n'avoir pas eu plus de peine. Il se fouilla pour tâter son billet, sa bourse, son mouchoir ; sûr de n'avoir rien perdu, il s'abandonna à une sorte de bonheur.

Le compartiment lui parut presque semblable à la voiture du courrier. On était sept, on était assis comme tantôt ; mais la lumière venait du plafond ; et surtout, on n'allait pas dans le même sens ; on n'était plus tiré de côté ; la force ne traînait pas le groupe par un bout comme un tronc d'arbre ; il avançait de toute sa largeur, et le vieillard était poussé derrière le dos.

Puis le compartiment n'allait pas seul à travers la nuit ; il courait au milieu de sa bande pareille à une migration de bêtes. Les voyageurs avaient le train entier présent à leur sommeil ; il palpitait sous leurs talons, secouait les planches de ses battements qui passaient dans la chair, envahissaient les jambes, remontaient les veines, et se heurtaient aux battements des cœurs. Et chaque homme allongeait une volonté jusqu'à la machine.

Le vieux pensa : « Jacques est mort. » Mais il n'eut pas envie de le dire au compartiment. Il pensa aussi : « Jacques a conduit des trains. des centaines, des milliers de trains. » Il vit Jacques debout sur une locomotive, le regard en avant, les doigts sur une manivelle qui luisait à cause du foyer.

Il se sentait tiré fortement par son fils d'un mouvement rapide et régulier. On allait vers lui tout droit ; c'est lui qui voulait ce glissement des wagons où le père était emporté ; c'est lui qui se tenait debout sur la machine, les yeux tournés vers l'ombre, la main éclairée par le reflet des charbons et serrant une petite roue de métal. Il n'était pas mort, il était mieux que vivant ; sa nouvelle vie battait d'un bout du train à l'autre, et plus fort que tant de cœurs.

A Paris, les trois femmes revenaient de chez le fabricant de couronnes. Elles mar-

chaient sur une ligne en causant beaucoup. D'abord elles parlèrent de leur achat.

— Elle n'est pas laide, vous savez!

— Pour le prix!

— Oh! c'est déjà une somme.

— Cherchez ailleurs, vous n'aurez pas mieux.

— Elle est grande, mais elle a du cachet.

— Et l'inscription fera très bien.

— Quand est-ce qu'il la livre ?

— Demain à la première heure.

— S'il n'est pas en retard.

— Non, il a promis, juré.

— A quelle heure l'enterrement ?

— A midi, je crois.

— Est-ce qu'on attend quelqu'un de la famille ?

— Je ne sais pas.

— J'ai idée que si. En tout cas le concierge a télégraphié ce matin.

— Il avait donc de la famille quelque part ?

— Oui, son père et sa mère.

— C'est vrai, je suis bête, on me l'a dit vingt fois.

— Mais ils habitent très loin ?

— Dans le Midi.

— Sans compter qu'ils doivent être vieux. A cet âge-là, ils ne se dérangeront pas. Pensez, un pareil voyage !

Le père Godard trouva d'abord qu'il était bien assis. « On est plus à l'aise que dans la diligence, » pensait-il. « C'est plus large, moins dur. » Mais il se fatigua vite de sa position, et bougea pour dissiper un commencement d'ankylose. « Dire que je vais rester là une douzaine d'heures ! » Il en fut effrayé. « Quand je descendrai à la gare, tout ne sera pas fini ! Il faudra chercher la rue et le numéro. » Paris lui sembla très loin, le fils

au-delà de tout horizon. Pour se donner patience, il songea aux nuits qu'il avait passées dans l'étable quand une vache allait faire son veau ; l'aube finit bien par arriver, mais il ne faut pas l'épier comme un bon hasard.

Il prit la résolution de dormir et se tassa dans son coin.

Les trois femmes s'arrêtèrent chez le concierge pour lui parler de leur emplette ; il écouta les détails assez froidement. Cette souscription et cette couronne l'ennuyaient ; il ne pouvait qu'approuver en principe l'initiative des locataires ; mais on l'avait trop peu mêlé à la chose ; les listes, la souscription, l'achat, tout s'était fait sans lui.

« Je ne suis rien ici », pensait-il. « Je ne sers qu'à balayer le vestibule. »

Un tel procédé le vexait spécialement dans cette circonstance.

Personne n'avait autant de droits que lui

sur ce mort. « C'est moi le premier qui l'ai trouvé ; c'est moi qui ai ouvert la porte ; je suis entré dans la chambre ; je l'ai presque vu mourir, et c'est moi qui l'ai dit à eux autres. Sans moi, ils n'en sauraient pas encore un mot. Et j'ai prévenu sa famille, j'ai envoyé un télégramme. » Il avait l'amertume d'un homme qu'on a dépossédé et dont on se partage le bonheur.

Les femmes s'arrêtèrent au premier étage où demeurait l'une d'elles ; serrant leurs corps, elles causaient à voix basse, pour ne pas gêner les voisins, et surtout pour mieux sentir qu'elles étaient ensemble.

Une pendule compta les heures ; le son venait à travers une épaisseur d'âme et n'en sortait plus le même. La dame du premier dit adieu à ses compagnes, qui montèrent les marches sans se presser, et firent halte au palier suivant.

Elles ne savaient plus trouver de paroles ; elles avaient envie de se taire ; mais elles craignaient de se quitter. Toutes deux pensaient à la mort en même temps, à la chose inconcevable qu'est mourir ; et elles éprouvaient une tendresse pour ce qui semble contrarier la mort ; elles se sentaient bien plus loin de la mort, tant qu'elles restaient côte à côte. En se séparant, elles croyaient céder aux forces de la nuit ; un jaillissement froid montait dans la cage de l'escalier ; une poussée du dehors devenait l'axe de la maison.

Les femmes s'adossaient à la rampe et se regardaient avec des yeux doucement effarés ; elles auraient souhaité être les filles du même père, pouvoir entrer par la même porte, ou se tenir embrassées sur le palier noir, malgré l'élan de la mort.

Elles répétèrent trois fois : « Il est l'heure », et elles continuaient de se regarder. L'une

murmura : « Mon Dieu ! » Elles faisaient attention au temps, elles l'écoutaient passer ; elles comptaient les minutes sans le vouloir, tandis que, dans la rue, elles s'apercevaient seulement qu'elles étaient présentes aux mêmes choses. Enfin elles prononcèrent : « Au revoir ! », se tendirent la main, et allèrent chacune vers une porte.

Le vieillard, tassé dans le coin du wagon, s'obligeait à garder les paupières closes, pour dormir ; rien ne fut changé d'abord ; les pensées restaient à leur place, ou défilaient comme tantôt ; il était toujours dans le compartiment, qu'il voyait aussi net qu'avec ses yeux, et dont il sentait les hommes, un à un. Puis le souvenir du chemin dans le village passa, reparut, surgit plusieurs fois sans être appelé ; ce n'était plus le chemin entier, mais le coude où se dressait la croix aux bavures de chaux ; la croix s'agrandit, supprima le chemin,

s'entoura d'une chapelle ; tout devint une place de marché avec des paysannes assises ; des vaches échappées galopaient, devant une troupe battant de ses tambours. Le compartiment s'écartait, repoussé par les visions ; il entourait encore le vieillard, mais de loin, d'un enveloppement lâche et déchiré.

La maison, là-bas, laissait s'approfondir la blessure quotidienne de la nuit, et abandonnait lentement les hommes à leur sommeil.

Au cinquième, dans une chambre, une dame âgée, qui s'était couchée aussitôt après le repas s'endormit dès neuf heures. Selon l'habitude, un brouillard épais, où grouillaient des rêves sans contours, chassa peu à peu sa conscience ; elle n'avait pas de véritables rêves ; son âme, au lieu de s'exalter, tombait, comme un ivrogne dans la boue.

Une petite fille du deuxième s'endormit quelques instants plus tard ; tout de suite

prise et emportée par une cohue de visions. Puis ce fut une autre petite fille ; puis au premier une des dames qui avaient acheté la couronne.

On eut sommeil sous les combles ; au troisième dans la famille d'un garçon de banque. Par petits coups l'âme défaisait ses pelotonnements diurnes ; le sommeil gagna les enfants du boucher, et une jeune femme qui habitait seule. Les yeux se fermaient, les oreilles devenaient sourdes ; les hommes cessaient de connaître les choses. Il s'endormit un adolescent au premier. Il s'endormit une femme au second. Alors le sommeil fut dans tout l'étage ; les trois familles s'écartèrent de leur lampe, puis l'éteignirent.

Dans sa boutique le boucher ferma le dernier bec de gaz, et passa dans sa chambre, en traversant la pièce où dormaient les enfants. Il les regarda, respira une minute

leur sommeil, qui lui donna un brusque désir de se coucher, où flottait étrangement du dégoût et de la tristesse.

Au quatrième une femme se mit au lit et voulut ne plus penser à rien; mais elle ne pouvait pas oublier le cadavre qui pourrissait derrière la cloison. D'abord elle évoqua Jacques Godard dans sa chambre, tel qu'on l'avait trouvé le matin; elle revit le petit groupe qui avait palpité autour du mort et lui avait ressemblé. Ce souvenir n'était pas trop pénible. Mais elle fut vite envahie par l'idée du corps inerte et verdâtre au fond de la bière; elle imaginait des suintements, des pullulements intérieurs, une effervescence nauséabonde et, plus que tout, l'horreur de la chair qui se défait. Elle se blottissait le visage dans l'oreiller; elle tirait de sa mémoire les aspects les plus lumineux, les après-midi chargées de soleil, les haltes sous les branches, les

auberges de campagne au tendre chèvrefeuille. Quand elle s'endormit, elle apercevait Jacques Godard rigide, les lèvres mousseuses d'une bave marron.

Au troisième, un jeune homme resta seul près de la lampe, pendant que sa famille s'éparpillait pour la nuit. Il avait résolu d'écrire une longue lettre à la femme qu'il aimait; et de bien rendre l'émotion qu'on éprouve à chérir dans le soir quelqu'un d'absent. Il sentait le relâchement de la maison ; et l'étalement visqueux du sommeil ; ses yeux fixaient le papier, l'encrier, la flamme ; il remuait en lui-même des mots dont il n'osait choisir aucun ; par moments il avait une fierté de ne pas dormir ; il se disait : « Je vais rester le seul debout. » Il se trouvait plus vaste et plus profond qu'auparavant ; et son âme, comme un perchoir grêle, oscillait sous la grande émotion de la nuit

Mais ses paupières commençaient à battre; doucement il s'enlisait dans la torpeur de la maison; son lit lui semblait un bonheur lointain et incomparable. Il se défendit d'abord ; ses yeux fixaient la page blanche ; il plissait durement son front, et se tiraillait la moustache. Il essayait de maintenir son âme en tas, il la cernait et la poussait comme un troupeau de moutons. Elle se défaisait quand même ; il saisissait une idée et la serrait avec énergie pour éviter la débandade; mais elle se déformait tout à coup, se développait en visions, devenait une fuite de grimaces. Quelque chose murmurait : « Ce n'est pas l'heure d'écrire des lettres. Les gens sont couchés. Est-ce que le jour ne se lèvera pas demain ? »

Il bâilla, ferma les paupières, puis les rouvrit violemment, navré d'avoir dormi une minute, certain pourtant de se rendormir encore. Il songeait à son lit comme à une

récompense précieuse qu'il ne méritait pas. Sur le papier traînait trois lignes molles. Il cessa de lutter. « Tant pis ! je la finirai demain. C'est dommage, j'avais des idées. Et quand je suis ailleurs, je n'ai pas sommeil, je veillerais cinq heures de suite sans m'en apercevoir. Ici, c'est plus fort que moi. »

Le vieillard dormait dans l'encoignure du wagon ; il n'avait pas oublié les autres voyageurs ; mais son passé tremblait autour de lui. L'image du fils arriva lentement : Jacques n'était ni vivant, ni mort, et même il se distinguait mal de son père ; à eux deux ils faisaient un être confus et endormi que tourmentait trop d'agitation.

Au quatrième, la femme sommeilla d'abord sans rêver ; son âme ressemblait à une tabagie. Peu à peu des cierges s'allumèrent dans cette pénombre violette ; sur des trétaux un cercueil de sapin se mit à luire. Et Jacques

Godard apparut, courbé, vêtu de sombre ; il tourna autour du cercueil, en s'arrêtant parfois pour mieux le regarder. Soudain, d'un seul souffle, il éteignit tous les cierges. La femme se réveilla d'horreur, dilata ses prunelles, et vit bien qu'il n'y avait plus que la nuit.

Une petite fille, au second, dormait en souriant ; de sa main gauche elle serrait son drap, et il lui semblait qu'elle portait une grande feuille de papier pour la présenter aux locataires ; elle tenait solidement la feuille, mais n'osait pas la presser contre son corps par crainte de la chiffonner.

Vers onze heures le boucher rêva qu'il causait devant sa porte en compagnie de Jacques Godard ; ils parlaient du temps, du commerce, des divers métiers.

Puis, sans que rien eût changé, Jacques Godard déclara qu'il était mort ; le boucher

ne s'en étonna point et ils continuèrent leur conversation.

Dans la chambre voisine, un homme et une femme se caressaient ; ils étaient nus l'un contre l'autre, couple vêtu par la chaleur du lit. Un peu las ils laissaient leurs désirs renaître ; les mains de la femme allaient lentement sur la poitrine et le dos de l'homme. Elle était heureuse et inassouvie, elle aimait et vénérait ce corps plus fort que le sien ; mais elle songeait à d'autres étreintes et elle évoquait d'autres hommes ; elle tâchait d'imaginer ce qu'elle ressentirait dans leurs bras. « Ce doit être bizarre de se livrer à quelqu'un de très grand, ou à un gros, ou à quelqu'un de déjà vieux. » Elle se souvint qu'un monsieur âgé était mort dans la maison ; elle revit Godard et frissonna.

L'homme songeait à la joie d'être jeune ; peu à peu l'image de Godard s'éleva en lui.

Il serra les dents par haine de la vieillesse et de la mort et, retrouvant soudain une chair jeune près de la sienne, il la reprit.

A ce moment la dame du cinquième, qui ne rêvait jamais, fut envahie par une brume un peu lumineuse qui semblait ronger la nuit et qui essayait de prendre une forme. Cette apparition l'étonna tellement qu'elle crut être éveillée. Elle fit effort pour se débarrasser d'une clarté si trouble et si moite; elle souffla dessus ; la brume s'écarta, fondit, il y eut une croix, une tombe, un coin de cimetière ; puis de nouveau la brume ; puis un homme debout qui était mort ; puis la brume encore et plus rien.

Jacques Godard entra alors dans les songes du jeune homme qui dormait au troisième étage. Il surgit d'un escalier, s'arrêta, prononça beaucoup de paroles en tapotant la terre avec son bâton.

Cependant quelque chose le menaçait, et l'on tremblait pour lui ; il ne s'en doutait pas, continuait à parler, faisait des gestes bienveillants, et souriait d'un si bon sourire qu'on avait envie de l'aimer. Le jeune homme voulait le mettre en garde contre le péril, mais ne parvenait pas même à ouvrir la bouche. Il gesticulait, lui aussi, pour avertir le vieillard qui ne comprenait pas et souriait toujours.

Une femme au premier s'était endormie en pensant à la couronne. Bientôt, elle aperçut les deux dames de l'étage supérieur qui arrivaient hors d'haleine. Toutes trois se prenaient par le bras, partaient en courant, sautaient des pierres, des marches, des barres de bois, des obstacles de plus en plus hauts. Soudain elles tombaient ; le sol s'ouvrait ; une glissade commençait, sans heurt, dans de fauves ténèbres ; et cette longue chute était la même chose que la mort de Jacques Godard.

Une petite fille rêva qu'un vieillard lui saisissait la main, et la faisait marcher à côté de lui, du même pas, ce qui la fatiguait beaucoup. Et le vieillard disait : « Je vais vite, pourtant moi je ne suis pas pressé, mais toi tu es pressée. Tu arriveras en retard à l'école. » L'institutrice apparaissait brusquement ; la petite fille s'excusait d'avoir flâné en route, et déployait une vaste feuille de papier où rôdaient mille signatures.

Dans le coin du wagon, le père Godard se voyait attablé en face de son fils. A côté d'eux bourdonnaient une locomotive immobile et son train, plein de foule. Eux mangeaient sur une table carrée que couvrait une nappe à fleurs bleues ; ils avalaient leurs bouchées en toute hâte. Jacques ne prenait pas le temps de parler ; du bout de sa fourchette il désignait la locomotive et le train. « C'est vrai, pensait le père, on l'attend, dépêchons-nous. »

Ils ne voulaient pas se lever sans avoir épuisé les plats ; mais il en survenait d'autres qu'il fallait dévorer goulûment. D'un air inquiet, Jacques brandissait encore sa fourchette et montrait la locomotive.

Au second une femme imaginait le calme d'un cortège ; elle allait en avant ; des hommes à la mine grave et compatissante la saluaient de loin. Elle portait une belle couronne où ses genoux butaient à chaque pas. Son âme était joyeuse et ne savait qui remercier de la gloire qui l'entourait.

Jacques Godard ne fut plus assis en face de son père, près de la locomotive. La table même sembla dévorée par le quai, et des moissons grandirent à la place du train. Mais Jacques s'étala dans les ténèbres de la maison. Il poussait la femme à la couronne, la réchauffait, l'enveloppait d'une foule aimante. Il faisait courir avec lui une petite fille hors

d'haleine. Surtout il oscillait largement du troisième au quatrième étage ; parfois sa lueur pénétrait plusieurs âmes ensemble ; il était un seul anneau qui les traversait et demeurait en elles. Les êtres qui s'étaient réunis le matin, entre les murs de la chambre mortuaire, eurent pendant quelques minutes des sommeils si proches et si animés qu'ils chevauchaient les uns sur les autres.

Dans le wagon Jacques hantait son père ; il s'attachait au flanc du train, comme la flamme à une souche ; et sa clarté s'élargissait sur cette ombre en marche. Dans la maison, il montait, redescendait, jaillissait obliquement, tournoyait sur un pivot. Il remuait le sommeil, et le soulevait avec lui. Les six étages vibraient d'un cyclone intérieur.

Mais la chair commençait de pourrir. Des bestioles y creusaient leurs fourmilières. D'autres nageaient dans les liquides confon-

dus; et le cadavre se pulvérisait en vies.

* * *

Le père Godard ouvrit les yeux ; il faisait jour ; le wagon était encore là, avec un homme de plus. On entendait le même bruit que la veille et on frémissait des mêmes secousses. Un air écœurant et froid entrait par l'ouverture de la vitre. Les hommes se regardaient sans bien se reconnaître ; ils semblaient venir de loin les uns vers les autres, et leurs yeux leur servaient activement à se voir. Puis tous se sentirent troublés ; ils ne se dévisagèrent plus ; un se leva pour s'accouder à la portière ; et le vieux fut ému comme devant le juge du canton. Il cessa de s'appuyer le dos à la boiserie, prit son chapeau entre ses doigts, le tripota un peu, jeta un coup d'œil sur l'exté-

rieur, par un coin de vitre que le voyageur accoudé n'obstruait pas.

Un homme se leva de la banquette, remua les colis qui dormaient dans le filet, et dégagea une petite valise qu'il posa près de lui sur le coussin. Une femme ôta sa toque, arracha des peignes de sa chevelure, tira des épingles, qu'elle mit un instant entre ses lèvres, tapota ses bandeaux et son chignon, tassa certaines touffes, puis replaça les épingles, les peignes, la toque, et se renversa contre la cloison.

Un autre homme sortit d'un panier une brosse noire, et la fit courir sur ses habits avec de petits cris d'insecte. Le vieillard observait ces gestes ; il les respectait et les comprenait mal, parce que rien en lui ne désirait les accomplir. Pourtant il ne se trouvait plus à l'aise et son inquiétude devenait assez pareille à l'agitation du compartiment.

L'air se divisait en souffles ; une lumière entourait les corps et les isolait l'un de l'autre. Le train traversait de petites gares qui changeaient son bruit, et de courts tunnels qui l'excitaient à vivre.

Le vieillard aurait voulu se lever, manier des paquets, préparer une action. Mais il ne pouvait remuer sans motifs, n'ayant pas de colis à prendre et pas de beaux vêtements à brosser. Il finit par éprouver presque de l'impatience devant l'affairement des autres personnes. Il désirait les sentir assises de nouveau sur les deux banquettes. Alors il se serait renfoncé dans son coin, et fermant les yeux, il eût fait un petit somme. Il essaya de les oublier quand même et de se rendormir. Pendant quelques minutes, son corps demeura immobile et plein d'ombre ; et il crut que les songes de la nuit allaient revenir. Mais il lui sembla qu'il dormait sur une place publique,

devant tous les hommes et toutes les bêtes d'un marché. La nuit que lui faisaient ses paupières baissées n'avait pas d'épaisseur et n'empêchait pas l'entrée de plusieurs forces.

Il voulait se défendre contre ce malaise, s'obstinant à ne pas ouvrir les yeux, tirant l'ombre du fond de lui-même comme d'un puits. Mais il sentit qu'on le regardait, que beaucoup de prunelles brillaient en face de lui. Il ouvrit les yeux enfin ; personne ne le fixait ; les visages étaient tournés vers les portières. Alors le vieillard n'eut plus besoin de dormir. Il regretta même d'avoir laissé passer tant de choses sans les voir, et, se penchant avec lenteur pour ne pas trop endolorir son dos courbaturé, il chercha derrière la vitre ce qui maîtrisait le wagon.

On était à l'intérieur de quelque chose ; les arbres, les champs, les maisons avaient un sens et une tendance ; à chaque nouveau poteau de

télégraphe on sentait l'alentour devenir ; ce qu'on atteignait ne ressemblait pas du tout à ce que l'on dépassait. Il n'y avait pas de doute. Même les enfants étaient sûrs que le train arrivait, qu'il ne s'en allait pas.

Le vieillard regardait par la portière, sans beaucoup de surprise ; il reconnaissait mal toutes ces formes, hésitant à dire : « Voilà une maison, voilà une cheminée, voilà une grange. » Mais il éprouvait moins d'étonnement que de timidité. Bien qu'une gêne s'emparât de lui, et qu'il eût parfois le désir de quitter la vitre pour se renfoncer dans le coin, il ne se trouvait pas trop étranger à la masse mouvante. Ce n'était pas du dehors qu'il la contemplait ; la raison qu'elle avait d'être passait en lui.

Il ne comprenait guère d'ailleurs ce que signifiaient certains hangars, certaines rangées de toits, des tuyaux énormes ; puis brusquement apparaissait un tas de maisons, couvertes

de tuiles rouges, ayant chacune sa girouette, et son petit jardin. Il avait vu, au chef-lieu, une agglomération presque pareille, les mêmes toits bien peignés, les mêmes girouettes, la même bourre de branchages entre les murs, dans le quartier riche, derrière l'église des Carmes. Mais il n'osait pas les juger identiques ; il se défiait de sa mémoire, et ne croyait pas uniquement ses yeux.

Puis il devint triste. Tout ce qui remuait derrière la vitre lui parut s'assombrir et s'irriter. Détournant un peu la tête, il regarda l'intérieur du wagon, et se sentit plein de honte devant ces hommes et ces femmes ; il pensa qu'on le méprisait, qu'on n'aurait pas pitié de son chagrin s'il le déclarait à haute voix ; et comme pour se cacher il approcha de nouveau son front de la vitre. Une banlieue puissante influençait le train. Des cheminées s'élevaient comme des malédictions.

Le vieillard se désola de plus en plus ; le train, la diligence, le chemin du village lui semblèrent le déroulement d'un malheur ; il éprouva une nausée, une envie de finir, l'épouvante d'aller plus loin.

* * *

Le vieux leva la tête et aperçut une maison qui était sur l'autre trottoir. On venait de lui dire : « C'est là ! » Son chagrin reparut subitement, comme un chien qui flaire la soupe ; et ses mains tremblèrent un peu. Il fixait la façade ; ses yeux ne bougeaient plus, liés aux fenêtres par des regards si tendus qu'ils lui faisaient mal. « Jacques ! » Il ne parvenait pas à comprendre la maison. Elle lui semblait plus extraordinaire et plus ennemie des hommes que toutes celles qu'il avait vues depuis la gare. Il ne s'étonnait pas que quel-

qu'un fût mort là-dedans, mais il ne pouvait s'imaginer la manière d'y vivre avant d'y mourir. Chaque croisée le rendait triste. Les moindres formes de la maison marquaient des places définitives, des limites durcies, la séparation d'êtres qui n'empiéteront jamais plus les uns sur les autres, le partage que pratiquent les justes cimetières. Il versa la première larme. Il se disait que Jacques mort était là, non ailleurs; et il trouvait miraculeux d'avoir réussi à l'atteindre. « Jacques est là, dans son cercueil, ou peut-être encore sur son lit, ou peut-être contre la terre, dans la posture de sa mort. » Il tâchait de voir Jacques, mais trop de souvenirs accouraient en même temps, et ce qu'il aperçut le mieux, ce fut un grand enfant aux cheveux dépeignés qui enfourchait le timon d'un char.

Il versa d'autres larmes. La rue semblait s'élargir et la maison reculer. Jacques glissait

de la maison vers son père. Certains mouvements d'hommes changèrent à cause du vieillard. Une jeune fille s'arrêta derrière lui, avec précaution, pour ne pas le gêner. Une marchande se souvint de son père qui gardait les moutons dans la montagne ; elle eut une chaleur au bout des membres, un froid aux joues, comme si son père était mort ; et elle aima ce vieillard qui souffrait seul en face d'une maison. Le boucher songea : « Tiens ! ce doit être le père de ce monsieur qui est décédé au quatrième. »

Le paysan restait immobile, ayant en lui son fils mort, et la raideur du cadavre. Autour du paysan, la rue était détendue et amollie ; elle fondait en se refroidissant comme la neige autour d'un bloc de sel.

Pourtant un petit livreur se mit à rire et le vieillard bougea. Il traversa la chaussée, sans regarder à droite ni à gauche, traversa le

trottoir, entra dans le vestibule, et devint plus triste. Il avait besoin de pleurer sans fin, de pousser des gémissements toujours pareils, de secouer la tête en sanglots réguliers, comme les animaux qui ont la patience de se plaindre. Mais il ne voulait plus penser à son fils. Il eût geint interminablement sans plus savoir la cause de sa douleur. Depuis qu'il avait franchi le seuil de la maison, il sentait que ce n'était pas la peine de réfléchir sur la mort de Jacques, de revoir ses yeux, d'évoquer ses différents visages, d'entendre sa voix, de souffrir la peine qu'il avait eue à mourir. Il n'avait qu'à pleurer, qu'à faire monter dans l'escalier tordu sa lamentation comme une flamme qui cherche l'air.

La maison ne désirait pas autre chose ; un berger se sent moins responsable dans une étable tiède que sur la lande où il garde les moutons.

Le concierge sortit de sa loge.

— Ah? c'est peut-être bien vous, M. Godard? Vous avez reçu ma dépêche? Quel voyage! hein? Vous n'êtes pas trop fatigué? Asseyez-vous une minute avant de monter là-haut.

La concierge avait un bon sourire, une sorte de joie, de l'amitié. Il oublia les mesquineries dont il avait accusé ses locataires, et ne regretta plus qu'un homme fût mort dans la maison. Il s'apitoyait avec plaisir, sans chercher des paroles, sans feindre la douleur. Une larme lui montait presque aux paupières devant cet homme bossu de vieillesse qui arrivait de la montagne avec une blouse neuve.

— Vous prendrez bien un petit verre. C'est du doux! Il faut vous faire une raison! Tôt ou tard, le plus malin y passe! Il n'a pas eu une mauvaise agonie. Je souhaite de ne pas en endurer plus quand ce sera mon tour.

Seulement, ça l'aurait consolé de vous voir. Et vous aussi, pour sûr. Le plus triste, c'est de mourir loin des siens. La maison a été très gentille. Je me suis occupé de tout. Vous verrez. Le médecin des morts est venu. C'est déclaré à l'état civil... Permis d'inhumer, aucune démarche. Vous venez à point. C'est le cas de le dire, la table est servie !

Le vieux leva la tête fixant le concierge qui continuait :

— C'est moi qui me suis le premier aperçu de la mort. Oui, je lui ai fermé les yeux.

Godard eut un sanglot, et baissa de nouveau la tête pour pleurer. Le concierge le regardait, sans plus rien dire, pensant : « Comme c'est drôle ! Voilà un homme qui vient du diable ! Et d'autres qui viendront ! Des gens que je ne connais pas, qui ne remettront plus les pieds ici. Quel remue-ménage dans l'immeuble ! »

L'air de la pièce était lourd et friable comme du sable. A force de peser sur le front, il faisait mal; mais il pouvait boire mieux qu'un autre le débordement d'une âme qui souffre. La glace de l'armoire et la glace du mur empêchaient que la chambre eût des limites. Le concierge sentit sa joie disparaître avec une inquiétante rapidité. Il l'aurait crue plus solide et aussi durable que la présence du vieillard. Alors il eut envie de bouger un peu.

— Montons ! suivez-moi.

En refermant la porte de la loge, il regarda dans le vestibule, ayant l'espoir d'apercevoir quelqu'un. L'arrivée d'un homme, ou d'une femme, surtout d'une femme, aurait changé toute l'âme qui était là. La joie serait revenue, pour le concierge ; le vieillard aurait eu le cœur gros, soudain, et l'émoi d'être soulevé par l'ascension de ses larmes.

Mais ils ne virent personne. Ils montèrent l'escalier, comme s'ils allaient au mort. « Quest-ce que je fais là ! pensa le concierge, ce pauvre vieux n'a pas besoin de se trouver nez à nez avec le cadavre. Je suis bête. »

Ils redescendirent. Pour ne point rentrer dans la loge où ils seraient seuls de nouveau, où il y aurait encore les glaces, le silence, et cet air qui boit la joie de l'un et la douleur de l'autre, ils longèrent le vestibule et entrèrent chez le boucher.

La boutique était presque vide. En sifflotant un garçon balayait une boue sanguinolente.

— Le patron n'est pas là ?

— Non, il est aux abattoirs... C'est quelque chose que vous voulez lui dire ?

— Tant pis ! C'était rapport à monsieur qui est le père du défunt. On aurait décidé ensemble, pour les choses qu'il faut faire.

Enfin ! On ne l'enterrera toujours pas avant demain.

— Je lui dirai que vous êtes venus... Mais pourquoi est-ce que vous ne l'enterrez pas aujourd'hui ? Il est peut-être trop tard pour s'y prendre ?

— Oh non ! ils sont avertis ; il n'y avait qu'un mot à dire ; mais demain ça vaut mieux. J'ai écrit à ces messieurs de la Société dont il était. Je le savais parce que je recevais les bulletins et j'y jetais un coup d'œil avant de les lui monter.

* * *

Un groupe tout noir emplissait la chambre du mort, moins claire que les autres jours. Sur un seul rang, il collait aux murs et aux boiseries du lit ; un centre presque visible naissait à la rencontre des yeux. Les hommes et les femmes tâchaient de se tenir immo-

biles. Ils ne causaient pas. A peine une parole s'entendait-elle de temps à autre, touchant un détail de la cérémonie. Ils ne songeaient ni à leurs propres affaires, ni même à Jacques Godard.

Leur pensée s'absorbait dans un effort pour être grave et profonde. Ils désiraient ne pas voir la forme des bibelots ni un jeu du soleil sur la vitre. Le moindre bruit, l'ouverture d'une porte à l'étage inférieur les gênait. Tout événement était un peu coupable. Nourrie par des forces inaccoutumées, leur âme grandissait de minute en minute.

Le groupe se sentait un nouveau pouvoir. Il en arrivait à trouver simple son large contact avec des choses qu'il ne soupçonnait pas un instant plus tôt. Les apparences quotidiennes s'ouvraient devant lui, laissant voir le dessous, comme le couvercle d'un coffre; et il ne s'étonnait pas. Chaque homme sem-

blait continuer une vieille habitude. La vie ordinaire, les pensées que l'on a, le matin, ou lorsqu'on est une famille à table, il les jugeait pleine de naïveté, et comme enfantines.

Pourtant il y avait des distractions, des bouffées légères, une détente qui faisait plaisir par contraste, mais qui agaçait lorsqu'elle durait trop. Un homme de quarante ans s'irritait que l'idée lui revînt sans cesse d'une pièce de cinq francs qu'il avait perdue la veille. « Elle n'était peut-être qu'égarée ; il aurait fallu la chercher ce matin, avant de venir ; ça m'aurait débarrassé l'esprit. » Il eût préféré n'y plus songer. « A quoi ça m'avancera-t-il? » Puis quel bonheur plus grand que de s'abandonner à une rêverie que la mort imprégnait sans y mettre d'amertume ?

La douceur de cette chambre assouvissait moins les femmes. On apercevait miraculeusement beaucoup de choses secrètes. Mais les

femmes auraient mieux aimé pleurer. Palper le fond de la vie est une jouissance trop lente ; et c'est une façon trop discrète de chérir un mort que d'aller le rejoindre dans le pays où il s'égare.

Les femmes avaient besoin d'une église, d'un encens et d'une musique. Là elles auraient versé des larmes. Elles auraient rappelé le mort à grands cris et l'auraient ramené au milieu d'elles.

On avait posé le cercueil sur les tréteaux, puis les cierges et les draps noirs. La porte de la maison devenait un gouffre défendu. Ce n'était plus une entrée ni une sortie. L'ombre armée de petites lumières barrait la route.

Déjà quelques passants s'arrêtaient sur le trottoir; et des voisins quittaient leur boutique ou leur chambre. En face de la porte tenturée l'air diminuait entre les hommes. A cause du cercueil la rue durcissait.

— Vous savez ce qu'il y a?

— C'est un enterrement, parbleu!

— Je sais bien, mais de qui?

— Demandez-lui ça, à lui-même, il vous répondra...

Un rassemblement s'accrut ainsi, sans inquiétude. Il désirait à peine apprendre quel était le nom du mort. Et il ne guettait pas ces événements imprévus qui excitent le cœur comme une gorgée d'alcool. Sûr d'avance de ce qui se produira, il ne l'attend pas avec moins de patience. Ceux qui font halte ne repartent plus; car ils ne craignent pas de déception. Un arc de foule vibre ainsi, les pointes appuyées à la muraille de la maison comme si le mort était une flèche qu'il allait lancer à travers tout.

Peu à peu le groupe de la chambre descendit vers le groupe du trottoir. Un corbillard arrivait au trot, et des hommes affairés sem-

blaient s'emparer de la maison. La rue attendait son plaisir. Tant de gens, vêtusde noir, gorgeaient le vestibule ; on eût dit que la vie entière tombait des étages supérieurs, par une lente filtration et, se recueillait là, autour du cadavre,qu'elle ne réussissait pas à entraîner,comme une houle trop faible pour soulever une barque.

Des messieurs arrivaient, endimanchés, coiffés de chapeaux de soie.

« La délégation », disait-on.

Alors les croque-morts entourèrent le cercueil.

Jacques Godard ! C'étaient son corps et sa maison. Son corps fatigué où avait lui une force tranquille ; son corps qui ne souffrit pas trop, mais qui travailla longtemps, et dont la trépidation de dix mille trains avait déconcerté la chair.

Et sa maison où il vécut seul ! Le petit

logement que son âme n'occupait pas tout entier, parce qu'elle était l'âme d'un homme veuf, habituée à se replier doucement et à ne tenir que sa place dans le couple! La chambre, qui l'intimidait un peu, quand il y rentrait après la promenade, après la visite au cimetière, les rues en pente, la foule inclinée et l'escalier plein de crépuscule, parce qu'elle s'était peuplée pendant son absence d'un mystère venu de loin, et qu'il serait seul à la reconquérir ; la chambre où, les soirs d'hiver, malgré les flammes de la cheminée, malgré les chauds vêtements, il se sentait nu, nu à trembler, parce que l'alentour le flairait, l'approchait et venait le chercher, au cœur de la maison, lui, le pauvre Godard, déjà vieux, sans enfants et sans femme, le saisir entre les familles, et le tenir avec des mains.

Là ! c'était le lieu de sa vie et de sa mort.

Entre le vestibule et le quatrième étage il y avait un bloc d'espace qui portait sa marque. Une ornière s'était creusée dans l'âme de la maison, sous son va-et-vient.

Pour la dernière fois, il avait glissé le long de cette trace qu'il avait faite. Mais le cadavre n'emporta point le vestige du vivant. Et quand les croque-morts posèrent sur le cercueil leurs mains épaisses, ils cassèrent cette traînée invisible qui ne s'arrachait pas !

Lui ! Quand les croque-morts balancèrent le cercueil sur leurs épaules pour l'enfourner dans le corbillard, on sentit qu'ils n'enlevaient pas tout, et l'on ne pouvait même pas se dire que tout le reste demeurait là comme une racine. Tant de choses avaient fui dans l'exhalaison du souffle ! un essaim innombrable dérouté par les quatre vents.

Pourtant on avait fait un grand effort et on le continuait. La maison s'était laissée pétrir par

cette mort. D'anciennes séparations cédaient en elle. Les gens avaient moins envie de penser à leurs rancunes.

Le concierge ne regardait plus d'un mauvais œil le garçon de banque ; il ne réservait pas d'amabilités spéciales aux locataires du premier. Mais une zone froide semblait s'étendre autour de la maison et l'isoler des maisons voisines. Aucune mitoyenneté n'y résistait. Pour la première fois peut-être, la maison savait ses limites. Les habitants de la rue lui paraissaient vivre au delà d'une frontière. Ils avaient des physionomies hostiles, ironiques ou hébétées. Pourquoi examinaient-ils de cet air-là les personnes venues à l'enterrement ? Que trouvaient-ils de ridicule aux chapeaux, aux redingotes, aux robes ?

« A Paris, les choses sont mal arrangées, pensait une femme du second étage qui était née à la campagne. On devrait pouvoir acheter

dans sa maison tout ce qu'il faut. Il devrait y avoir boulanger, boucher, ou plutôt une boutique qui aurait de tout. Comme ça, on n'irait pas ailleurs. Une maison ici, c'est comme un village chez nous. On ne devrait pas avoir besoin des autres. »

A ce moment surgirent à son esprit des idées qui contrariaient la comparaison. Elle ne réussit pas à y remettre de l'ordre, et en fut vaguement inquiète.

La mort n'avait pas rassemblé que la maison. Dans des quartiers lointains, des hommes avaient pris leurs vêtements du dimanche, et par des itinéraires nouveaux, par des tramways, par des omnibus, par des rues dont leurs corps n'avaient pas coutume, après des tâtonnements et des détours, ils s'amassaient autour du cercueil.

Et dans un village des montagnes, la mort de Godard avait tiré un vieil homme d'une

salle fumeuse, l'avait halé le long d'un chemin, malgré les pierres. Alors, proie de la diligence et du train, possédé, donné, reçu par des êtres qu'il ne choisissait pas, le vieillard était arrivé, avant d'avoir voulu partir.

Depuis l'instant où l'âme d'un homme avait volé en éclats, des hommes s'étaient mis en route vers sa mort, comme des troupes marchent au canon. Ils se rejoignaient, ils se concentraient, ils gonflaient la maison, ils faisaient une petite foule dense qui saillait sur la rue.

Elle avait une sorte de tristesse qui ne se cache pas, qui n'est pas intérieure à chaque homme, qui n'est ni une douleur, ni un secret, mais qui s'étale sur une multitude, et qui la recouvre durement comme un enduit de laque. Elle voulait le silence, non parce qu'il glisse au dedans des cœurs et parce qu'il est le seul breuvage qui ne répugne pas, quand on

souffre, mais pour s'en protéger contre le frôlement bruyant des rues.

Personne ne savait au juste ce que cette réunion et ce resserrement avait pu sauver de Godard. Lorsqu'une servante casse par mégarde une bouteille pleine qu'elle porte, ses mains se rapprochent d'un geste brusque comme si elles allaient rattrapper le vin qui gicle ; le moment d'après, il ne lui reste que des traces rougeâtres dans les plis de ses paumes, et l'odeur d'un vomissement.

Ainsi les hommes s'étaient soudain tassés et recroquevillés comme des doigts pour recueillir ce qui s'échappait d'une chair brisée. Mais ils n'étaient pas sûrs d'avoir rien saisi. Et quand, les croque-morts ayant posé le cercueil, le corbillard s'ébranla, les gens du cortège éprouvèrent une mystérieuse déception.

* *
*

Le cortège n'avait pas encore longé dix maisons qu'il s'attrista d'être si petit. A le voir fait de quelques rangs poreux, les gens de la rue n'avaient plus leur air envieux ou moqueur ; on eût dit qu'ils le prenaient en pitié ; et qu'un attendrissement les gagnait au passage de l'humble convoi. Les hommes se découvraient d'un geste attentif et des femmes se signaient qui n'en avaient pas l'habitude. La rue semblait étendre sa tutelle sur le cadavre mal honoré, et faire arriver sa commisération directement jusqu'à lui, sans tenir compte du cortège. On traversa un carrefour et après quelques pas dans une rue étroite, on fut sur un boulevard planté d'arbres.

Il y avait un ligne de tramways, à droite. L'enterrement marcha au milieu de la chaussée. Il parut encore plus infime. Pourtant les poitrines respirèrent avec liberté, et on ne craignit pas de dresser la tête.

Le boulevard était si large, l'air y occupait tant de place ; on sentait si bien le vent y passer plus souverainement que toute foule, et les maisons elles-mêmes essayaient si peu de joindre leurs forces d'un bord à l'autre, qu'il n'importait plus que le cortège fût grand ou petit. Puis on échappait au quartier ; on était rendu à la ville, et elle négligeait de vous ressaisir.

Les personnes ne pensaient presque plus à Jacques Godard. Le père, hébété par la fatigue, les circonstances, le lieu, n'éprouvait aucun chagrin précis. Mais il avait peur et se demandait s'il reverrait jamais son village. Les autres songeaient à leurs affaires, ou parlaient deux à deux. Ils parlaient de Godard, mais ils n'écoutaient pas leurs propres paroles. Ils disaient :

— C'était un brave homme !

— Oh ! oui ! une bonne pâte.

— Moi, je ne l'ai guère connu !

— Je n'aurais jamais cru qu'il serait parti si vite !

Ainsi des phrases quittaient leur bouche et se mêlaient dans l'air froid du boulevard. Ils ne se communiquaient rien de leur pensée. Cependant, au fond d'eux-mêmes, vers ces régions de l'être qui ne pensent pas, il y avait chez les uns et les autres une sorte d'enflure, d'effervescence, une envie de déborder et de se joindre par-dessus les séparations négligeables des corps, une promiscuité croissante, une fête où de petites âmes aveugles et ivres se coudoyaient en fredonnant, comme les gens d'une noce.

Le ciel s'éclaircit. Une fumée qui se levait derrière des toits de maison parut soudain l'essor d'un être heureux. Des nuages passaient, sans but et sans inquiétude. Tout était dans le moment et rien ne semblait éphémère.

Chaque homme du cortège éprouva cette joie qui fait qu'on se dit rapidement à soi-même : « Comme j'avais tort d'être morose, il y a une minute. De quoi puis-je me plaindre ? Me tourmenter pour des choses insignifiantes ! C'est maintenant que je commence à vivre. »

Une voiture à bras, portant sous un petit toit de tôle peinte, un étalage de bonbons et de gauffrettes, roulait avec des cahots près du trottoir. Cette vue accrut encore la confiance du cortège et accéléra ses tourbillons intérieurs. Les gens furent volubiles. Ils racontèrent de longues histoires, qui les obligeaient à faire des gestes. Beaucoup de souvenirs accouraient dans toutes les têtes à la fois ; et l'image de Godard profita de cette cohue pour s'y mêler.

Elle fut comme prise par la main et entraînée dans une ronde qui l'obligeait à sembler joyeuse. Un fragment du ciel était de l'azur,

et les maisons du boulevard ne contraignaient pas plus que les rives d'un fleuve. Tout le cortège était pareil à une flottille de barques entre lesquelles le souvenir d'un mort rôdait comme un cygne blanc. Un locataire regretta de n'avoir donné que dix sous pour la couronne.

« J'aurais pu aller jusqu'à vingt ! Ce n'est pas le diable ! Et je serais plus content aujourd'hui. »

Le père se rendit compte qu'il retournerait aisément à son village. Les actions prochaines lui parurent s'enchaîner l'une à l'autre sans effort. Il revit même avec netteté le moment où il serait assis de nouveau près de l'âtre et comprit que rien ne l'en empêcherait. Il regarda le corbillard d'un air ragaillardi. D'avance il sentit que ce serait un plaisir de raconter toutes ces choses à sa vieille.

Ce bien-être des âmes favorisait le mort,

plus que des larmes. Depuis le dernier battement de cœur, il ne s'était jamais tant épanoui. Il ne tenait plus au cadavre par une seule fibre. Entièrement libéré de cette chair, il la laissait pourrir dans le cercueil. Et il se multipliait pour peupler cent corps vivants.

Mais quelqu'un pensa ; « Ce sera une course terrible d'aller jusqu'au cimetière. » Et il le dit à sa voisine. Une troisième personne l'ayant entendu, tous trois répétèrent : « Oui, ce sera une course terrible. »

D'un coup on s'aperçut que le corbillard marchait trop vite, avec des ralentissements brusques qui coupaient les jambes ; que le cortège n'était pas assez nombreux et que les pavés étaient à la fois gras et durs. L'heureuse existence du mort en fut troublée et s'amoindrit. Ces sautes d'âmes la rendaient trop précaire, et elle semblait bornée du côté de la ville et du côté de l'avenir.

« Encore plus d'une heure », disaient les gens. Mais ils savaient bien que dans deux heures tout serait fini, et ils y pensaient.

Après le boulevard ce fut soudain une rue épaisse. Les mouvements y étaient tortillés l'un contre l'autre comme les fils de chanvre dans une corde. Le bas des maisons s'étalait en une boutique exubérante qui empiétait sur le trottoir. Pareilles aux glaces d'une chambre qui se regardent et qui se renvoient chaque image comme une balle jusqu'à ce qu'elle aille rebondir dans l'infini, les façades faisaient silencieusement, par-dessus le tumulte de la chaussée, des échanges prompts et excessifs. Les gens passaient ainsi sous une voûte d'épées croisées.

Quand il entra dans cette rue, le cortège éprouva une sorte de peine ou plutôt un soudain affaissement de confiance. Il lui sembla perdre le meilleur de sa force et de sa vertu,

changer de rang, déchoir tout à coup. Son âme diminuait en frémissant, comme une goutte d'eau jetée sur du fer rouge. La rue ne s'apercevait même pas qu'il était là. Il dut prendre sa droite, derrière un camion chargé de charpentes qui roulait très lentement et faisait avec régularité un bruit de catastrophe. Des fiacres, des automobiles, le dépassaient en biaisant et le frôlaient de si près que leur vitesse coupante manquait à chaque fois de lui enlever une file d'hommes, comme un copeau. Il n'intimidait personne, n'arrêtait aucun mouvement, et ne recourbait que les plus mous itinéraires. Les enfants, les livreurs, les porteuses le traversaient à gué. Bien des gens le croisaient sans le voir. Les autres saluaient distraitement ou détournaient la tête pour s'épargner l'effort d'ôter leur chapeau.

Puis un véritable contentement passa de la rue à lui, une ébauche de bonheur, encore

fragile, où le mort n'avait point de place. Le convoi renonçait à réclamer l'attention, à se targuer d'une importance. Mais il sentait qu'être simplement en marche le long de cette rue pouvait servir de destin. Il avait bien un peu de scrupule à admettre cette joie humble qui ressemblait trop à une résignation. Pour s'en accommoder sans réserve, il eût fallu être né là, et savoir qu'on s'y achèverait ; avoir apparu sur la chaussée par l'épaississement naturel d'un rythme, se glisser entre les autres forces, de cet air tranquille qu'on garde envers les consanguins, et attendre de s'y résoudre, en retour, sans l'espoir ni la crainte de vivre au delà.

Il chemina ainsi quelques minutes, dans un accord avec la rue. Il s'apaisait. Son âme acquérait une sorte d'uniformité, qui était un plaisir.

Peu à peu, il crut sentir une inquiétude

venant de la rue. Les hommes s'en défendirent d'abord, comme d'une fausse impression ; puis, il fut évident qu'il y avait quelque chose.

Les mouvements du trottoir et de la chaussée se troublaient de plus en plus ; on surprenait un dérangement général et profond, dont la cause ne pouvait être sans vigueur.

En outre l'air sembla à la fois s'alourdir et s'agiter ; ce n'était pas du vent, c'était une matière plus subtile et plus forte, qui se portait de droite à gauche, de gauche à droite, par larges secousses ; et qui battait aux tempes des hommes comme leur propre sang.

Aussi des hommes hâtèrent le pas, et des enfants se mirent à courir ; toute la rue était rajeunie par une passion. Bustes penchés, jambes durcies, les corps s'arrachaient obliquement du sol. Les arbres et les réverbères parurent plus immobiles que jamais.

Les gens du cortège aperçurent à deux cents mètres en avant une multitude noire qui bouchait le passage.

— Oh ! regardez !

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un accident, probable !

— Il y a beaucoup de foule ! Si c'est un accident, c'est un rude accident.

— Ils font trop de bruit pour un accident.

— Ce n'est pas eux qui font ce bruit-là.

— Si ce n'est pas eux, qui c'est, alors ?

— Si, c'est eux !

— Oh ! mais ils se battent ! Regardez, regardez !

— Ce sont des voleurs qu'on arrête, ou des assassins.

— Voilà des agents qui arrivent au pas de course. Une, deux ! une, deux !

La masse noire, là-bas, se déformait, se

tordait, avec une sorte de lenteur ardente, comme une chose calcinée. L'enterrement souffrait de désir. Ses hommes auraient voulu prendre le trot, sauter en quatre bonds jusqu'au milieu de cette multitude. Il fallait marcher derrière un corbillard en feignant d'être paisible. Une carapace serrait le cortège. Il n'avait plus l'impression de porter le mort au centre de lui, comme un fruit porte une graine, mais le mort l'entourait, l'enveloppait, le tenait, d'une façon extérieure et dure.

Pourtant on approchait de la multitude et d'approcher ainsi pas à pas, c'était un de ces bonheurs d'autant plus aigus qu'ils sont plus retardés. Il se faisait un tumulte dans les esprits. Beaucoup d'idées passaient à la fois, en courant.

Tous les dix mètres on essayait une nouvelle supposition. Les têtes les plus paresseuses conjecturaient sans effort.

— Ce sont des camelots.

— Ou des lutteurs.

— Est-ce qu'il y aurait ce monde-là? au milieu de la chaussée encore?

— Ce sont des voyous qui se battent. Et les bonnes gens se mettent autour.

— Mais non! regardez les palissades. C'est un trou pour le métropolitain; il y a un éboulement, ou quelque travail drôle à voir.

Le cortège avança encore un peu sans avoir de certitude. Or la foule se démenait. et poussait une clameur. On entendait même des cris isolés, et on distinguait la volonté de certains hommes.

— J'y suis; il y a une bagarre entre les grévistes et les autres; la police est venue; ils se cognent.

— C'est vrai: tenez? les terrassiers... Les grands chapeaux; ils ont amené leurs pelles. Des agents, penchant le buste, entraient dans

des tas d'ouvriers qui se refermaient sur eux. Autour des hommes qui se battaient, s'en pressaient d'autres qui avaient accouru, non pour se battre, mais pour voir, Ils faisaient une foule qui enveloppait l'autre, qui, à chaque sursaut de l'autre, ondulait comme une poitrine de femme. La bagarre, malgré sa violence et son tournoiement qui brisait les passages rectilignes d'hommes et de voitures, n'était pas séparée de la rue. Il n'y avait entre elles deux ni limites, ni hostilité. Même les gens pressés s'attardaient avec plaisir, et les boutiques n'avaient pas peur pour leurs devantures, car les trottoirs étaient larges.

L'enterrement n'était plus qu'à cinquante mètres de l'énorme foule qui étranglait la chaussée. Il rampait lentement, accroché au corbillard ; le corbillard roulait d'un pavé sur l'autre, tiré par ses deux chevaux, dont les

têtes pendantes reniflaient derrière l'ordonnateur. Et de l'extrémité du convoi jusqu'à l'ordonnateur, un sentiment unique était assez long pour ne pas se ressembler.

Les derniers rangs s'irritaient et disaient : « On piétine sur place. »

L'ordonnateur devant cette multitude qui barrait le passage avait grande envie de ne pas aller plus loin, mais le cortège le poussait dans le dos avec une telle fermeté silencieuse, qu'il n'osait pas faire le geste de s'arrêter.

Quelques personnes, à bout de patience, quittèrent les derniers rangs du cortège, gagnant des places, se glissant entre les files ; elles arrivaient près du corbillard. Alors elles voyaient le tumulte si furieux, si proche, le sentaient si impénétrable, que leur impatience devenait de l'inquiétude et qu'elles reculaient vers les derniers rangs pour s'y rassurer.

Ainsi, plein de vastes élans qui retombaient sur eux-mêmes, et d'un désir qui se changeait en peur au point de l'assouvissement, le convoi avançait comme une bête fascinée.

Soudain, la clameur diminua. Les cris vacillaient ; on les entendait finir brusquement l'un après l'autre. Une sorte de murmure se répandait sur eux, les recouvrait, les étouffait. Puis le murmure lui-même s'affaiblit. Il y eut un silence effrayant comme une syncope, tandis que les mouvements se figeaient et que les muscles mollissaient dans les corps.

Les terrassiers laissèrent pendre leurs bras qui venaient de frapper ; l'élan des agents s'amortit sur la foule détendue. Ils dirent sans colère : « Laissez passer l'enterrement ! »

Un vide s'ouvrit, qui parut immense et triste. Le cortège passa dans un grand calme. Les

terrassiers ôtèrent leur chapeau, et en profitèrent pour essuyer la sueur de leur front ; les agents saluèrent de la main.

Il passa de son allure naturelle. Ses hommes frémissaient d'orgueil et de joie. Le mort leur sembla une chose terrible ; ils l'aimèrent avec vénération comme un dieu qu'on possède, et ils s'identifièrent à lui.

* * *

Le cortège entra dans l'église par la petite porte de gauche. Il franchit le seuil lentement ; un homme, puis un homme. Chaque âme était seule un instant pour recevoir la première bouffée d'encens et d'ombre.

L'église, un à un, les frôla de sa grande âme défaite, qui s'énervait d'avoir trop d'espace à remplir sans résistance. Quelques femmes, deux ou trois vieillards, un jeune prêtre priaient, dans des coins, face à un

pilier, près d'un confessionnal, dans le repli onctueux d'une chapelle. Et ils avaient beau sortir leur âme du fond de leur chair, par un effort dont les autres vivants n'ont pas coutume, et la répandre autour d'eux, plus haut qu'eux, comme une fumée, ils la sentaient se refroidir et s'affaiblir en montant.

Aussi quand les hommes entrèrent, toute cette tendre nuée qui s'épuisait de son ascension et qui allait dépérir le long des vitraux, se ramassa, descendit, prit un corps et une force, se courba sur les arrivants et les fit respirer d'une façon nouvelle, comme s'ils changeaient d'altitude.

Plusieurs qui n'avaient pas coutume d'entrer dans une église, en éprouvèrent une espèce de malaise. Rien n'avait d'hostilité pour eux, rien ne les meurtrissait. Au contraire, l'alentour leur faisait un accueil trop pressant et

trop tiède, les traitait tout de suite intimement, et sans s'arrêter à leur surface. Les autres lieux ne leur donnaient pas cette impression trouble de promiscuité. Ici les vêtements ne protégeaient plus. Ils n'écartaient ni ne retardaient le contact. On n'avait pas, comme ailleurs, la ressource de s'envelopper dans le bruit de ses propres paroles. Le silence qui commençait aux voûtes arrivait jusqu'au visage de chaque homme ; et mieux, traversant la peau, il allait éteindre au fond de l'être des pensées trop vives.

L'enterrement ne se retrouva que dans une chapelle de l'abside, qui avait l'air d'être, à elle seule, une église.

Les murs étaient hauts, l'autel reculé ; beaucoup de chaises sur plusieurs rangs, regardaient l'autel.

On s'assit ; et quand tous les gens furent installés, on vit que la bière était là, au mi-

lieu de l'assemblée, sur un tréteau, gardée par quatre cierges.

Chacun sentait la présence de son voisin comme une chose à la fois triste et chère.

Ceux qui étaient de la même famille se seraient presque pris la main comme aux jours de grande douleur. Et pourtant personne n'avait envie d'être autre part. Cette chapelle aux vitraux bleus et rouges, on y serait resté éternellement. Elle formait une anfractuosité, où la vie se réfugiait et se ramassait, sans désirer ni pouvoir aller plus loin. Les corps se blottissaient sur les sièges ; ils avaient ce petit frisson heureux de l'homme qui rentre chez soi.

La bière était au milieu ; ils la voyaient, mais ils ne mettaient pas de force dans leur regard. Ce n'était plus la bière qui faisait songer au mort ; elle semblait un ornement parmi les statues et les candélabres. Le mort s'en était échappé. Où était-il ?

Personne ne se le demandait; personne ne pensait fixement à Godard ; mais il n'était absent d'aucune âme. Discrètement, sans qu'on le remarquât, il rôdait dans toutes.

Des femmes en marmonnant leur chapelet réfléchirent soudain : « Mais, si ce qu'on croit est vrai, il n'est pas mort, puisque les prêtres disent qu'on va au ciel, ou en enfer, ou au purgatoire ». Cette idée leur parut nouvelle et déconcertante. « Si c'est vrai, il est quelque part en ce moment, et peut-être qu'il nous voit! » Elles méditèrent là-dessus. « Peut-être qu'il nous voit! » Une pareille conjecture les émouvait un peu, mais elles ne la jugeaient pas trop absurde. Puis l'idée revint sous une autre forme: « S'il est quelque part, il n'est pas ici », ce qui les choqua comme une invraisemblance. Plus elles retournaient les mots: « Il n'est pas ici! » moins elles les trouvaient naturels. Ces mots-là n'avaient pas

l'air bien sérieux. Il en était d'eux comme de ces phrases que les gens vous lancent sans conviction, pour savoir ce que vous répondrez. En pensant : « Il n'est pas ici », elles avaient l'impression de dire : « Je suis morte ! » ou « Nous sommes tués ! »

Alors un murmure s'éleva, et devint un grondement. Il ne partait d'aucun point de l'église ; il la remplissait toute, comme une gueule est pleine de son cri. C'était l'orgue qui préludait, sans qu'il y eût de cérémonie au maître-autel, ou dans une autre des chapelles latérales. L'enterrement reçut une secousse ; il ne s'attendait pas à cette voix ; mais il en avait envie. Des gens poussèrent un soupir, comme après une interminable journée orageuse, lorsque tombent les premières gouttes. Une femme fit le signe de la croix et ne s'en aperçut pas. Le prêtre pensa au mort. Le vieux Godard se sentit désolé ; il pleura et en

pleurant il s'imaginait que la mère Godard était là pour pleurer avec lui, et que le village entier priait dans l'église. Tous les assistants se rappelèrent la raison de leur présence. La rumeur de l'orgue semblait appartenir au mort. Elle affluait autour des âmes, les déplaçait, les soulevait, les entraînait dans une sorte de courant chaud et vital. On avait l'impression d'être porté par le sang d'un être vaste.

Le mort était si grand qu'il n'avait plus besoin de personne. En pensant à lui, on ne faisait pas une charité, on cédait à une force. Il se ramassait, il se créait à neuf. Il était le maître. Un homme se disait : « Comme ça les a calmés tout à l'heure ! Ils ont dû continuer à se tamponner après. Mais, en attendant, ils ne bronchaient pas. »

L'existence du mort se consolidait, s'alourdissait, bourrait l'espace de la chapelle, tou-

chait les murs et les voûtes, augmentait la pression du dedans sur le dehors.

Le vieux père pleurait sans fatigue. Les larmes n'étaient ni difficiles à faire ni douloureuses à répandre. Elles n'avaient aucune amertume. Elle n'empêchaient même pas un étrange espoir de bonheur d'envahir la tête du paysan. Il éprouvait une émotion qu'il ne connaissait plus depuis des années : l'avant-goût de l'avenir.

L'idée qu'il y aurait un lendemain, puis un surlendemain, puis d'autres jours lui donnait cette griserie, ce gonflement de la poitrine, et ce tumulte autour du cœur, dont frémissent à certains soirs les jeunes hommes.

Pendant une minute, le prêtre fut content d'être à l'autel, et de faire des gestes sacrés. « J'ai eu raison d'entrer au séminaire. » Il se rappela d'anciennes hésitations et de récents regrets. « Quel autre métier m'aurait donné

la joie étonnante que j'ai en ce moment? »

Il aima le mort inconnu, il l'aima sans lui attribuer un visage, mais non d'un amour impersonnel. Il essaya d'abord de l'imaginer ; il n'y réussit pas. Etait-ce un adolescent, un adulte, un veillard ? On ne le lui avait pas dit ; et il ne s'informait point de ces choses-là.

Il aurait pu choisir arbitrairement, lui donner un âge, une stature, un regard. C'eût été un jeu de l'esprit qui eût détruit son émotion. Il renonça donc à l'évoquer ; mais le mort n'en était que mieux présent, comme quelqu'un à côté de vous, dans une pièce où il fait nuit, quelqu'un qui vous frôle et dont vous recevez l'haleine sur les paupières.

C'était ainsi jadis qu'il éprouvait le voisinage de Dieu, dans les exaltations du séminaire, et les premières années du sacerdoce.

Resserré par les limites de la chapelle, le

mort tournoyait comme un tourbillon dans une crique ; la petite foule assise était la proie d'une sorte de naissance furieuse dont l'orgue faisait le vagissement.

Les âmes étaient emportées l'une derrière l'autre en vols circulaires ; elles ne pesaient pas plus que des feuilles sur un vent robuste. Les plus lourdes, les plus assoupies, la ronde les saisissait sans effort ; elles ne le savaient pas, mais elles avaient conscience d'un haut-le-cœur, d'un vertige, d'une nausée ; les mains s'appuyaient aux prie-dieu, comme aux bastingages d'un navire un jour de houle. Le mouvement avait tant de force qu'il en était presque visible. L'espace roussissait au frottement du tourbillon, et dans l'axe de la chapelle une fumée monta, comme d'un essieu surchauffé.

* * *

Le soir de ce jour-là, plusieurs familles autour de la soupière et de la lampe parlèrent de Jacques Godard. Il y avait ainsi dans la ville, de loin en loin, un lieu où l'on disait :

— Je le croyais plus vieux.

— Quand vous ne laissez ni femme ni enfants c'est tout de même moins triste.

— Il n'était pas mal logé pour une personne seule.

On se souvenait aussi des aventures de l'enterrement.

— Elle est belle, cette église-là ! pour une église de quartier.

— Moi, j'aime entendre les orgues. C'est encore mieux que toutes les autres musiques.

— Vous avez vu comme ça les a calmés ?

— Une minute avant ils se tamponnaient.

— C'est curieux, ça !

— Oui, mais ils ont recommencé après.

— Ça n'empêche pas !

Ailleurs, le père racontait à la mère, aux enfants :

— Tout s'était bien passé; il y avait du monde. Tranquille comme il vivait, dans un coin, je ne pensais pas qu'il aurait remué tant de gens.

« Mais le plus drôle, c'est ce qui est arrivé dans une rue. Il y avait une grève; des agents et des terrassiers qui se cognaient. On se demandait si on allait passer. Ils faisaient un tapage! et des pierres volaient; ils ramassaient du sable, des cailloux, des briques, ils s'envoyaient ça à la figure. Et ils hurlaient ! Nous n'étions pas rassurés. Plus d'un de mes voisins avaient envie de faire demi-tour. Eh bien ! quand nous sommes arrivés nez à nez avec la bagarre, au moment où on croyait qu'ils allaient nous tomber dessus, et faire une barricade avec le corbillard et le cercueil, ils se sont arrêtés tout à coup, comme par miracle. Il fallait les voir se ranger, se découvrir ; il y

en avait qui saignaient aux mains ; ils enlevaient quand même leur chapeau et on voyait le sang leur dégouliner dans la manche. »

On parlait du cortège comme d'une chose passée, comme d'une vie révolue ; il semblait mort autant que le cadavre qu'il avait accompagné. On disait :

— C'était un enterrement très convenable.

La semaine d'après, certains locataires de la maison pensèrent à la mort de Jacques Godard ; le concierge en eut l'esprit occupé. Cette mort l'affecta dès lors comme un mauvais présage.

Ses chances de bonheur lui en paraissaient amoindries ; il se trouvait moins bien défendu contre les événements.

Le paysan ne dort pas tranquille par une nuit d'orage, quand il sait qu'il manque des tuiles au toit.

La disparition de Godard ouvrait un vide à

travers la maison. C'était pour la mort un chemin facile et déjà connu. Elle ne pouvait tarder à le reprendre.

Plusieurs fois, en passant devant son armoire, le concierge regarda l'image que lui renvoyait la glace.

Il n'avait pas l'habitude de prêter attention à ce voisin muet qui faisait les mêmes gestes que lui. Et il finissait par ne plus savoir quel lien au juste il y avait entre eux deux. Agité d'une inquiétude nouvelle, il s'arrêtait devant la glace et dévisageait le fantôme.

« Mes cheveux tombent, et ceux qui restent grisonnent; et puis je commence à me courber. »

Il se redressa, autant qu'il put, et tâcha de bomber la poitrine.

« Évidemment j'arrive encore à me mettre d'aplomb, quand je me force. Mais ça me fatigue. Le dos et le cou me font mal ; c'est

rouillé. Je ne resterais pas cinq minutes comme ça. »

Il sentit nettement une douleur à la jambe. Elle augmentait petit à petit, par saccades, comme si un clou eût pénétré dans l'os, un peu plus à chaque coup de marteau.

« Voilà mon rhumatisme. Il y avait bien dix mois que je n'en avais pas souffert ; et jamais autant qu'aujourd'hui. C'est à crier de douleur. »

Vers la fin d'une après-midi, il balayait le trottoir devant la porte. Le soleil tenait presque toute la rue. Il était clair, à peine cuivré, bien que sur son déclin. Le ciel d'un bleu frais portait des nuages qui ne l'alourdissaient pas.

Le concierge leva la tête : il vit la façade, il vit le mur qui avait la couleur d'une peau hâlée, mais jeune, comme une femme des pays chauds, et il vit les fenêtres qui lui parurent inexplicables. Il n'avait pas été ému

comme cela depuis vingt ans. Ses yeux s'attachaient aux fenêtres, aux vitres, à certaines vitres surtout qui faisaient une lueur profonde et rousse.

Il les regardait pleinement; et un trouble sans nom grandissait dans sa poitrine. C'était de la douceur, de l'amitié, et comme l'appréhension d'un événement surnaturel. Dans la lueur des vitres toutes sortes d'ailes semblaient battre. Un chant sorti des pierres n'aurait pas étonné. Ni le soir, ni les jours qui suivirent, il ne sut mieux ce que c'était.

* * *

Quelques familles, affiliées à la Société du Velay, prononcèrent de temps en temps le nom de Jacques Godard, à table, le soir après le dîner, pendant que la mère cousait et que les enfants lisaient leurs leçons. Mais le souvenir du mort se hâtait de fuir, ou bien on

ne prenait pas la peine de l'évoquer entièrement. On lui faisait signe de loin ; il ne s'approchait pas, et il disparaissait sans qu'on s'en aperçût. Parfois même on ne le nommait pas, on disait : « C'est comme ce monsieur de la Société que vous avez enterré l'autre semaine. » Et rien de plus. Jacques Godard était pareil à un pauvre que les gens qui se chauffent à l'intérieur d'une ferme voient passer sur le chemin, derrière le mur de la cour. Il n'entre pas. On ne l'appelle pas. On n'entend que le bruit de ses sabots sur les cailloux ; et il arrive que le chien ne songe pas à aboyer.

* * *

Le vieux père était retourné à son village des montagnes. Il avait traversé le bourg, monté le chemin vicinal : il avait vu la petite croix de fer forgé ; et quand il avait posé le

pied sur les premières pierres qui sont près de la fontaine, la vieille avait dit, reconnaissant le pas : « C'est lui qui rentre. »

Il mit plusieurs jours à raconter l'enterrement et ce qu'il savait de la mort. Chaque jour il reprenait le récit, sans se presser, s'interrompant quand il sentait de la fatigue, ou quand sa mémoire ne lui fournissait plus rien. Et chaque jour il ajoutait une circonstance qu'il avait jusque-là oublié de rapporter.

La vieille écoutait, assise, les mains étirées sur ses genoux ; et par moments elle levait la main droite, en secouant la tête, comme pour exprimer l'impuissance et la misère de l'homme. Lorsqu'ils cessaient de causer et qu'ils remuaient dans la maison, ils la trouvaient plutôt moins vide qu'avant la mort du fils. Elle semblait s'être garnie et complétée. L'air à l'intérieur des murs,

entre les meubles, ne donnait pas la même impression de manque. On eût dit qu'une porte, longtemps ouverte, et qui laissait entrer le froid, venait de se refermer pour toujours. On était à la fois plus triste et plus tranquille.

Dans le hameau personne ne parlait plus de Jacques Godard. C'était en rencontrant le vieux que les gens avaient la mémoire du mort ; mais ils ne disaient rien par compassion ; et l'effort qu'ils faisaient ainsi pour se taire les déshabituaient peu à peu de cette pensée.

Une fois, la receveuse des postes appela par sa fenêtre un petit garçon du bourg :

— Veux-tu porter une dépêche, tu sais comme l'autre fois, quand ce monsieur de Paris était mort, et que tu as couru si vite ?

Le gamin ouvrit de grands yeux et ne comprit pas ce que la dame voulait lui dire.

* * *

Le logement du quatrième fut loué pour le terme de juillet. « Des gens comme il faut, déclarait le concierge ; un jeune ménage d'employés sans enfants. »

Le concierge, très ami de ces nouveaux locataires, n'avait pas l'occasion de regretter leur prédécesseur. Il pouvait repasser par l'étage en portant les lettres, s'arrêter sur le palier, frapper à la porte par où le cercueil était sorti ; sa mémoire ne lui disait plus rien. Un jour il entra dans l'ancienne chambre mortuaire. Le jeune ménage en avait fait une petite salle à manger ; un canari chantait dans sa cage, près de la fenêtre ; il sautait d'un perchoir à l'autre, avec une sorte de griserie. Le concierge regarda l'oiseau, fit une plaisanterie, et ne pensa pas au mort.

Mais un jour vint où il pensa au mort pour la dernière fois. C'était par une soirée d'hiver. Assis dans sa loge près de la cheminée,

près de la glace, il oubliait les soins quotidiens, et se plaisait à des rêveries qui n'étaient pas utiles. L'image de Jacques Godard apparut assez longuement, et non sans vigueur. Mais le concierge ne s'y appliqua pas, il la laissa faire ; il ne tenta rien pour la préciser ni pour la chasser. Quand elle s'en alla, il ne se douta pas qu'il ne la reverrait plus.

* * *

Un autre soir d'hiver, la mère Godard rentra en toussant. Elle était allée ramasser des pommes de pin et des brindilles, dans un petit bois, au flanc d'un coteau qui regardait le nord. Il avait neigé trois jours avant, et la neige n'avait pas fini de fondre.

— Tu tousses bien, dis donc !

— Oui, je tousse un peu.

La vieille dit qu'elle se coucherait sans

manger et ne se sentit pas même le courage de faire une tisane.

— Alors ? C'est que ça ne va pas ? Tu ne veux pas le laisser voir ? Oh ! Je te connais. Pour que tu te mettes au lit comme ça avant d'avoir trempé la soupe, il faut que tu sois malade. Je vais te faire de la tisane, moi, puisque tu n'as pas la force.

Il ne posa plus de questions, et elle ne se plaignit pas. Mais ils furent certains l'un et l'autre qu'elle allait mourir.

D'abord ils en furent certains chacun de son côté ; bien à part. Le vieux avait l'air de s'intéresser à l'âtre, au feu de bois, aux casseroles ; la vieille prenait sa mine la plus tranquille, et, allongée dans son lit, le visage tourné vers le foyer, elle n'avait sur le front et les yeux que les reflets les plus familiers de la flamme.

Puis ils en furent certains ensemble.

Malgré l'effort qu'ils faisaient pour garder cela chacun dans son âme, ils durent céder. Au début, ils ne dirent rien; la vieille cessa simplement de contempler la flamme, pour se remettre la nuque à plat contre l'oreiller. Le vieux lâcha une petite branche qu'il tenait, posa en tremblant la casserole au coin de l'âtre et s'assit sur un escabeau. Ils pensèrent ensemble que l'un d'eux allait mourir. Ils le pensèrent non dans un éclair, mais longuement, comme des gens qui ont une conversation. La mère Godard ne se disait pas : « Je vais mourir. » Elle se disait : « La vieille va mourir. » Et l'événement prochain ne leur semblait pas plus personnel à l'un qu'à l'autre.

A la fin, ils parlèrent.

— Tu sais ? Ce n'est pas la peine que je boive ta tisane.

— Pourquoi ça ?

— Je te dis que ce n'est pas la peine.

— Tu aimes mieux autre chose ?

— Ni ça ni autre chose.

— Un cataplasme ?

— Je n'ai plus besoin de rien.

— Mais si ! Tu verras.

— Plus besoin de faire de la tisane pour la mère Godard.

Lui se sentait un grand chagrin. Mais il était sûr que ce chagrin-là ne durerait pas longtemps. Puisque la vieille mourait, il mourrait aussi, un peu plus tôt, un peu plus tard ; il ne mourrait pas par un excès de douleur, comme il arrive aux hommes jeunes dont l'âme un beau jour éclate. Il finirait naturellement, par une conséquence nécessaire ; ainsi les membres d'un cadavre pourrissent les uns après les autres, sans qu'il faille, pour chacun, une violence nouvelle.

Alors une goutte d'eau tomba sur le sol et eut un léger bruit; une autre goutte tomba; puis d'autres à intervalles égaux. Le vieux ne se dérangea pas pour chercher d'où elles venaient. Mais ce bruit nouveau de gouttes lui fit entendre le tic-tac de l'horloge dont il ne s'était pas aperçu ce soir-là. Les gouttes et les secondes tombèrent alternativement.

La vieille entendit aussi; elle n'en sentit que mieux qu'elle était en train de mourir. Ce bruit régulier semblait la défaire par petits coups. Il était sa façon à elle de mourir, l'allure que prenait sa dernière heure.

— Je crois bien que je m'en vais retrouver notre Jacques, dit-elle.

Il ne protesta point.

— Et même que ça ne traînera guère.

Tous les deux comprirent qu'il était absurde de croire encore; ils eurent l'impression de survivre et de se faire attendre.

Vraiment le vieux désirait que ce soir-là fût le dernier ; il trouva que la mère Godard n'était pas à plaindre, puisqu'elle était sûre de partir devant.

« Si elle mourait cette nuit, pensa-t-il, comment est-ce que je ferais demain ? »

Demain lui parut une chose affreuse, qu'il n'aurait pas la force de supporter et qu'il supporterait quand même.

La vieille parla avec effort :

— Va dire à Mélie qu'elle coure chercher le prêtre.

Le père Godard sortit, sans rien objecter.

Elle resta seule, le corps allongé au milieu du lit, la nuque bien à plat sur l'oreiller ; son âme se faisait toute petite ; elle semblait pelotonnée dans un coin ; mais elle restait claire, et souffrait plutôt d'inquiétude que de peur.

Le bruit des gouttes s'arrêta. Les secondes, semblèrent plus larges ; chacune passait avec

solennité. La vieille sentit en elle une sorte d'exaltation. Les douleurs et les chagrins d'autrefois se dissipaient comme volatilisés par un feu.

« Mon Jacques est mort ce printemps. »

Elle se le répétait; elle était pleine de ce souvenir; mais elle n'en éprouvait aucune tristesse. La mort de son fils et la sienne n'étaient plus des désastres. Etaient-ce même des malheurs? Ce n'était pas qu'elle espérât une réunion de la mère et du fils dans le paradis de Dieu. Elle croyait à l'autre vie; et si on l'avait interrogée, elle aurait bien répondu :

« Oui, je vais revoir Jacques au ciel. » Mais cette idée ne représentait à ses yeux rien de précis, ni même de prochain. La vieille prenait ailleurs son extraordinaire sérénité, et l'espèce d'allégresse qui lui faisait presser le pas vers la mort comme vers un dîner de famille.

« Ce n'était pas la peine, songeait-elle confusément, de tant regretter Jacques. On se rend mal compte des choses. On se tourmente à tort et à travers. » A mesure qu'elle avançait du côté de la mort, elle comprenait que ce n'est pas un pays terrible. On plaint les défunts; mais ils ne sont pas à plaindre. La salle n'était éclairée que par les braises de l'âtre. Il n'y avait plus de flammes agitées ni d'ombres voletantes; la vieille ne voyait plus rien ; et cependant elle ne ressentait pas l'oppression des ténèbres. Il lui sembla qu'on la soulevait. A chaque battement de l'horloge, elle montait d'un degré. Ce bruit régulier était le bruit d'une machine à la fois mystérieuse et simple qui, par petites saccades, comme un treuil, vous hissait de plus en plus haut, de plus en plus haut.

*
* *

Dès qu'elle fut enterrée, le père Godard

commença à mourir. Il se sentit descendre dans le néant avec force, et plus pesamment qu'un autre. Car il ne mourrait pas par lui seul. Leur dernier soupir, la mère et le fils étaient partis sans l'avoir poussé. Il était là, dans la poitrine du vieillard; il la gonflait, attendant son heure, prêt à s'arracher et impatient du délai.

Cette agonie, dont la chair ne souffrait pas, dura quatre ou cinq semaines. Elle finit un matin que le jour se levait sur la neige, et que des poules criaillaient dans l'étable, sans oser sortir. Il n'y avait entre les murs de la maison que le vieillard et qu'une voisine qui s'occupait de lui à ses moments perdus. Il prononça quelques paroles dont il était seul à comprendre le sens, car il voulait faire dire aux mots des choses inaccoutumées. « Il a un peu de délire », pensait la bonne femme, « c'est mauvais signe ! »

Elle continua à remuer dans la pièce, alla du lit à la fenêtre, et du buffet à la cheminée. Le vieillard ne dit plus rien. Elle ne sut pas à quel moment au juste il était mort.

* * *

Une fois, un express de dix wagons traversait la plaine Saint-Denis, plein de l'allégresse des voyageurs que grisait le premier élan hors de la gare. Le mécanicien se sentait heureux et presque gai ; mais sans légèreté ni égoïsme. Il se rappelait ses exubérances d'écolier et de jeune homme. Elles lui semblaient, à distance, grossières et presque toujours cruelles. Puis soudain, il revit dans sa mémoire une physionomie qu'il avait connue, et il réentendit une voix, plus nette que ne sont, d'ordinaire, les voix dont on se souvient. Il en fut ému et comme amolli.

— Qui était-ce ?

Il chercha longuement, sans cesser de guetter les signaux ni de surveiller les manomètres.

— Qui est-ce ?

Le visage paraissait et disparaissait ensuite comme si une vapeur de locomotive se fût déployée par devant, le voilant et le découvrant tour à tour. La voix arrivait par bouffées ; elle ne prononçait que des bouts de phrases ; mais on croyait entendre une personne présente.

Le train allait très vite. On était à un endroit où la ligne s'infléchissait un peu. Le mécanicien aurait dû ralentir. Le souvenir qu'il avait lui donna alors une espèce d'exaltation et de témérité. Il ne toucha aucun levier, aucune manivelle. On entendit les roues de droite appuyer contre le rail, tâcher de le mordre, grincer dessus. Tout le train résistait à la torsion. Il était pareil à une épée qu'on

entre de force dans un fourreau courbe. Et le visage, dans le passé, avait l'air de se réjouir.

* * *

Le monde dura, et personne ne pensa plus à Jacques Godard. Il n'apparaissait pas dans les rêves ; on ne l'entrevoyait pas au bout d'une file de souvenirs ; son visage ne surgissait pas quand on déplaçait un objet familier, et aucun homme, se chauffant au coin du feu, ou marchant seul dans un carrefour, ne crut entendre sa voix.

Il s'était perdu comme une odeur. Et voici ce qui lui arriva au moment d'atteindre le fond du néant.

C'était vers le début du mois de mars.

Il avait plu tout le matin et jusqu'au milieu de l'après-midi. La nue qui avait pesé sur la ville d'un poids triste devint la proie d'une espèce d'héroïque agitation. Entre des nuages

très gris, il parut des morceaux de ciel infiniment purs et décolorés. Tout homme qui levait la tête et qui les regardait pouvait avoir confiance dans n'importe quel rêve.

Le ciel était d'un bleu bien plus clair que les yeux des enfants les plus chimériques.

Les meilleures espérances, la foi de l'âme en son propre règne ; l'idée qu'il y a place pour la sainteté parmi les choses ; la persuasion que l'univers n'est pas une brutale aventure ; toutes les tendres pensées que tant d'événements effarouchent, et qui se cachent derrière les autres pour qu'on ne sourie pas de leur naïveté ; osaient se montrer, osaient aller et venir en face d'un ciel qui leur ressemblait. On eût dit que l'idéal faisait partie du monde et que le monde l'avouait enfin.

Un jeune homme se promenait sur un des boulevards qui longent l'enceinte de Paris.

Il avait l'âge où deviennent plus rares les accès de crédulité enthousiaste et de désespoir qui bouleversent l'adolescence ; mais où l'âme est saisie par la peur de ne plus rien aimer. Cette fin de jour lui donnait du courage et de l'inassouvissement.

Il frappait de pas égaux les terre-pleins qu'avait détrempés la pluie. Les branches nues, en remuant, semblaient hâter encore le défilé des nuages. La lumière se détachait du sol et remontait vers le zénith par une sorte de religieuse élévation.

La peau du visage avait un peu froid, assez pour réveiller toute la chair du corps, et pour la rassembler dans un sentiment vivace ; trop peu pour en éprouver elle-même un malaise.

Mais le plus grand frisson, c'était sur la ville qu'il passait, à cause de l'heure et du ciel. Et il n'y avait pas de lieu où on le con-

nût avec plus de majesté que sur le boulevard désert.

Il arrivait, ample et lent ; ses ondes affluaient l'une derrière l'autre ; les saccades et les spasmes avaient eu le temps de s'y fondre et de s'y apaiser ; les mouvements noueux s'étaient résolus en chemin.

Le jeune homme participait de tout son cœur à cette émotion. D'un centre invisible, des cercles bienfaisants se dilataient jusqu'à lui ; il les accueillait sans étonnement ; mais petit à petit sa marche en était troublée.

Le passant qui va sur les boulevards d'enceinte, à la chute du jour, et qui a un but, doit faire effort pour ne pas l'oublier et pour tenir sa route.

Car il lui vient un étrange désir de départ, et comme le goût de l'exil. Les lieux accoutumés où il se rend ne l'attirent plus ; il trouve ses occupations mesquines, et il bâille

d'ennui à l'idée d'accomplir son projet le plus pressant.

Le jeune homme se promenait sans but, et n'avait pas d'itinéraire à défendre contre ses désirs. Rien ne l'empêchait de franchir les murs, comme le lui conseillait une impulsion sourde, de sauter dans un tramway et de partir pendant des heures. Il résistait au besoin de fuir par un sentiment et non par une volonté. Il avait envie d'être ailleurs ; mais il était profondément certain qu'il ne serait nulle part aussi heureux que sur le boulevard nu. Il éprouvait mieux qu'un autre cette poussée que faisait la ville ; il la recevait contre son flanc droit ; elle semblait intense et répétée ; c'était comme une pulsation ; l'âme la laissait entrer et la transformait en paroles confuses qui réclamaient un nouveau destin.

Certes il avait de la joie ; une joie active

et offensive, qui n'a pas peur de se dissiper au moindre souffle, et que ne fait pas trembler l'approche d'un événement. Il ne s'était jamais connu tant d'intrépidité. Il aspirait à la plénitude. Son âme absorbait de grandes choses errantes, mais elle s'élargissait sans mesure. Ce qui aurait dû la combler, la forçait à sentir qu'elle était plus vaste encore. C'était une de ces joies que rien ne contente.

Il aurait voulu être plus jeune, recommencer une moitié de sa vie pour la mieux aimer, pour la vivre de la façon nouvelle qu'il lui semblait découvrir ce soir-là ; et il aurait voulu vieillir d'un coup, bondir dans son avenir sur le plus beau de ses jours futurs, comme sur la seule proie digne de sa faim.

Il se trouvait à l'étroit dans le moment et dans le lieu.

Il avait beau marcher et durer : c'était traînard, c'était rectiligne. Il désirait partir dans

tous les sens à la fois, s'étaler sur tous les instants. Un besoin d'ubiquité lui gonflait le cœur. Il souffrait qu'il y eût ailleurs quelque chose, et que le temps fût mince comme un fil de fer. Chaque rue, un carrefour du centre, la plus lointaine maison, il les lui fallait, autour de lui, avec lui, là. Il ne se résignait pas à la fuite des trains ; un sifflement qu'on entendait à peine et qui sortait comme un soupir du ciel tourmenté lui donna une petite angoisse à la poitrine ; ce glissement sur les rails, au loin, ce départ, cet élan, ce cri, il n'y consentait pas ; il ne voulait pas que le train inconnu fût libre, que cette chose, là-bas, pût s'en aller, se défaire de lui, qu'il n'y eût entre lui et elle qu'une distance toute pâle qu'un cri d'abandon traversait.

Il pensait encore aux banlieues du sud qui s'allongent par-dessus les collines. Il

pensait aux petits châlets qui sont à la fin de la banlieue, dans les vallons où l'on cultive des fleurs. Et il souffrait d'une sorte de dessaisissement.

* * *

Un souvenir traversa son esprit, très vite, puis disparut. Le jeune homme n'eut pas le temps de le reconnaître ; il sentit seulement le goût d'un bonheur profond et triste. Au bout d'une minute le souvenir se montra de nouveau ; il approchait en vacillant, prêt à fuir ; l'âme commençait à l'apercevoir ; elle lui trouvait une forme. C'était le déroulement, par un jour de soleil, d'une action qui durait et qui avait de la gravité. Le jeune homme comprit qu'il s'agissait d'un cortège, mais un cortège, où il avait participé, où il avait mis son cœur. Il finit par se dire.

« C'est un enterrement de l'année dernière. »

Il se revit au milieu de la petite foule, vers le cinquième ou le sixième rang, ayant des hommes à sa droite et à sa gauche. Il éprouva, comme une sensation présente, le heurt de l'enterrement contre la bagarre, et la douceur orgueilleuse qu'il avait eu ensuite à glisser entre les groupes. La rumeur de l'orgue, il la réentendit. Mais plus que tout recommença la dilatation qu'on avait eue dans la chapelle.

Il se complut à l'évoquer : elle ressemblait à l'émoi que lui donnait ce boulevard ; mais elle avait été plus puissante et mieux assouvie.

Alors il se demanda : « Qui était-ce qu'on enterrait? « Il resta un instant sans rien en savoir. » Ah! oui ! un vieil ami de mon père, un ancien camarade ; ils s'étaient connus à la compagnie. » Quand il fut certain de cette chose-là, il lui fallut en savoir davantage.

Comment s'appelait-il ? Il attendit, croyant d'abord que le nom allait s'offrir de lui-même ; il patienta un peu, puis il se mit à chercher. « Il s'appelait... il s'appelait... Je n'en ai pas la moindre idée. » Il essaya de s'y prendre à tâtons. Il prononçait des noms, pas tout à fait au hasard, des noms qui dansaient devant son esprit comme des mouches de la même couleur. « Lenoir... Renoir... Gaspard... Bonnard... j'ai sûrement connu le nom de ce vieux-là... Bonnard, Bonnet... Boulard. »

Il s'arrêta au nom de Boulard. « Il me semble bien que c'est ça... Boulard... Boulard. » Il était heureux de tenir ces deux syllabes ; il les plaçait au centre de ce vaste souvenir, comme un noyau dur. Puis il eut des doutes. « Ce serait plutôt Gaspard... Pourtant je ne crois pas... C'était un nom moins commun que Gaspard et moins laid... Oui, plutôt Boulard ou Bonnard. »

Il s'aperçut qu'il attachait une grande importance à ce détail. « Je suis bête ! Qu'est-ce que je vais chercher là ! D'ailleurs, je le sais son nom, c'est Boulard, le vieux père Boulard. » Il ne réussit pas à s'en persuader. « J'essaierais bien de ne plus y penser, mais ce n'est pas la peine. Ça me tourmenterait jusqu'à demain. » Il voulut opérer avec méthode. « Je vais prendre toutes les lettres de l'alphabet l'une après l'autre. Je suis à peu près sûr que le nom finit en ard. Si j'ai la première lettre, je suis sauvé. »

Il s'efforça ainsi pendant de longues minutes. Puis comme il n'aboutissait à rien, il fut découragé.

Une voiture qui passait lui calma l'esprit. C'était un camion vide, traîné par trois chevaux qui trottaient lourdement ; l'attelage allait sans effort ; les traits pendaient comme des lianes, d'une bête à l'autre. Assis près du

timon, le conducteur, balloté par les cahots, semblait laisser tomber son existence, peu à peu, sur la route. Le jeune homme s'occupa de ce camion, quelques minutes. Il en recevait une petite vibration à fleur de peau, et un ébranlement plus intérieur. Il eut besoin de vitesse. Ces trois chevaux secouaient leurs corps bien péniblement ; mais tout de même ils voulaient courir. « En bicyclette, ce serait agréable », pensa-t-il. Il s'imagina enfourchant sa machine, pesant sur les pédales, atteignant la courbe du boulevard qui fermait l'horizon. « Et après la courbe? » Il se répéta : « Après la courbe? » Sa fougue en fut soudain amortie. « C'est vrai, je n'ai pas de but. Tout ce que je prévois pour ce soir m'écœure. Je ne puis vraiment pas dire que j'allais quelque part. Je finirai par être quelque part. C'est même ça le plus triste. On arrive toujours! »

Il reprit : « Moi, je n'aurais envie que de

continuer à marcher. Et encore, ce n'est pas net, ce n'est pas simple. A chaque pas que je fais, je regrette le pas que j'aurais pu faire sur une autre route.

» Je voudrais être là-bas, sur un trottoir de banlieue que coupent des rigoles de fonte. Et si j'y étais, si pour y être je franchissais la prochaine porte de l'enceinte, je ne serais pas mieux assouvi. »

Ainsi, rien ne contentait le cœur, ni le but, ni l'effort sans but.

Le jeune homme leva la tête, comme pour voir si cette pensée soutiendrait l'extraordinaire regard qu'était le ciel entre les nuages. Elle lui fit face ; elle le contempla plus pur que l'azur ; et elle sembla s'accorder tout de même avec lui.

Le jeune homme fut étonné. Il s'attendait à recevoir une sorte d'exhortation véhémente,

et comme un reproche. Le regard décoloré du ciel approuvait. Cette complaisance inquiéta l'âme du passant ; il cherchait de quoi la justifier ; et tandis qu'il cherchait, il songea de nouveau à cet homme qui était mort l'année d'avant.

Mais ce ne fut plus l'amusement de fixer un souvenir, ni la démangeaison de retrouver un nom. Un émoi monta, qui mettait une froideur sur les joues, parce qu'il semblait commencer tout au bas de l'être, plus bas encore, plus bas que le sable et que les pavés.

« Cet homme-là est mort l'an dernier. J'en suis sûr. J'étais à l'enterrement. Nous l'avons conduit à l'église et nous l'avons mis dans la terre.

» Je n'ai pas été triste. Personne n'a pleuré. Si, peut-être, un vieux... et encore ! Il faisait soleil. La saison était plus avancée que main-

tenant. Comme je me souviens des moindres choses ! Je revois la figure du prêtre qui était à l'autel. Et j'ai dans tout le corps l'émotion que j'avais à cause du cadavre. »

Il regarda autour de lui. Le vent s'était un peu apaisé, ou plutôt il cessait de souffler par saccades ; les arbres étaient non plus secoués, mais inclinés durablement. Le train qui siffla alors semblait plonger avec lenteur une arme dans un flanc résigné.

« Voilà quelqu'un qui est mort. »

Il prenait possession de cette pensée. Il s'aperçut qu'elle lui emplissait le cœur.

Elle demeurait si forte, si volumineuse qu'il se dit : « C'est la première fois que je pense vraiment à la mort. Il m'est arrivé d'en prononcer le mot, d'en parler avec des gens, d'y rêver, l'âme distraite. J'ai répété : « Il « faudra partir un jour ». J'ai bien compris que ma vie aurait une fin.

» Dans les heures de joie, je sentais que cette vie qui se trémoussait n'était pas immortelle.

» Mais je n'ai jamais pensé à la mort. » Les mots de « vie future », « d'au-delà », de « paradis », de « néant » papillotèrent devant ses yeux.

« Voyons : c'est vrai, j'ai réfléchi à toutes ces choses, et longuement. J'ai discuté avec les autres, avec moi. Il y a eu une époque où je m'en tourmentais soir et matin. Broudier, ça le passionnait beaucoup aussi. Nous épiloguions pendant des heures. »

Il était sûr, tout de même, de penser à la mort pour la première fois.

« Aujourd'hui, c'est sérieux ; ce ne sont plus des phrases, ni des idées.

» Nous parlions de la mort, avec ce que nous avons appris ; nous en parlions d'après les autres, comme les gamins de quatorze ans qui causent de femmes. Aujourd'hui, il me semble

que je connais la mort aussi bien que si j'étais mort. Il me semble que si j'avais un peu de courage, que si je me donnais un peu de peine, maintenant, je découvrirais le fond de la chose. Mais on n'a pas de courage, on marche, on respire, on fait des mouvements à peu près réguliers ; pendant ce temps-là, l'âme a envie de dormir. »

Il éprouva nettement cette paresse de l'âme qui se refuse aux grands efforts, et qui est bien contente que les membres s'agitent, parce qu'alors on ne s'occupe pas d'elle. Il se résigna à laisser la sienne somnoler à sa guise. Elle n'avait plus d'aspirations en tumulte ; elle ne désirait plus tous les instants, ni tous les lieux. Songer à une rue d'un faubourg lointain lui donnait froid. L'épanchement de la ville l'atteignait, l'entourait, la dépassait, mais ne s'infiltrait plus en elle.

Un troupeau de moutons parut au tournant du boulevard ; il glissait comme une grosse goutte visqueuse, mi sur la chaussée, mi sur le terre-plein. Il était sombre. La lumière de l'après-midi finissante se tenait à quelque distance des toisons et flottait plus haut qu'elles. On eût dit que le jour était une vapeur sortie du troupeau.

Le jeune homme regarda, le cœur agrandi. Les contours de cette pâte brune se défaisaient continuellement.

Des bêtes saillaient de la masse à droite et à gauche, sans finir de se détacher. On sentait qu'il y avait là une chaleur épaisse ; on avait envie d'y tremper les mains ; on voulait y chercher quelque chose de ténébreux, d'ardent, de fort, qui se laisserait vraiment prendre par les doigts, qu'on pourrait tâter et pétrir, qui serait comme une forme encore gluante de l'âme.

« La vie, la vie ! » Il s'absorba dans ces mots ; il se les répéta avec passion. Il leur trouva une ampleur et une puissance qu'il ne leur avait jamais connues. « La vie ! Ce n'est pas seulement une façon de parler. Je dis bien : « La vérité et la justice. » Mais quelle différence, lorsque je dis : « la vie ! » Comme ça existe ! Comme c'est lourd ! Si l'on me demande où c'est, je n'ai qu'à plonger les bras dans le troupeau qui vient. »

Alors il songea : « Quelqu'un est mort l'an dernier. Oui, depuis un an, cet homme-là est un mort. Un mort ! » Il fit une vingtaine de pas, dans une sorte d'étonnement. Puis il reprit : « Bien sûr, il n'est pas le seul à être un mort ! Mais les autres, les milliers d'autres, aujourd'hui, ça m'est égal. C'est lui qui m'occupe, rien que lui. Il me semble que j'exécute sa dernière volonté. »

Il raidit les jarrets, redressa son chapeau,

tira sur les revers de son veston, cligna vigoureusement des yeux, comme un homme mal réveillé qui se prépare à une démarche difficile.

Il ne savait pas au juste ce qu'il allait faire. « Si j'étais un magicien d'autrefois, j'évoquerais son ombre. J'ai besoin d'une confrontation. Et il a besoin que je le rappelle. Quelle extraordinaire aventure ! Il dépend de moi ; et il me maîtrise. »

Le troupeau approchait. Il rampait goulûment. Il ignorait le but ; voyait-il la route ? Il n'avait ni incertitude, ni hésitation. Son aveuglement même ajoutait à son énergie.

« Les magiciens, il y en a toujours. Il me suffirait de consulter une somnambule. »

Tandis que ses yeux souriaient, il imagina un taudis plein d'air rance, une arrière-boutique, donnant sur une cour, des loques épaisses sur des meubles, des châles bigarrés,

une table ronde, un tapis couleur de crasse, et les coudes sur la table, une femme flétrie, avec des bajoues et des ongles noirs. Il imagina l'entretien, les questions et les réponses. Cette pensée l'amusa d'abord ; puis lui donna de l'agacement et du dégoût. « Ce n'est pas cela que nous réclamons, le mort et moi. » Son étrange émotion disparaîtrait s'il essayait de la ressaisir aussi lourdement. Elle exigeait des mots pour l'exprimer, et des actes pour la satisfaire. Mais auprès d'elle tout était grossier.

« Il s'agit bien d'une survie. Je suis sûr que ce mort existe, maintenant. Mais chaque mot me trahit, chaque supposition m'écœure. Au-delà, monde meilleur, esprit, fantôme, tout m'irrite, de ces désignations vulgaires.

» Il faut que je les chasse. Sinon elles finiraient par m'obséder; je ne pourrais plus rien apercevoir. » Il éprouva le désir de mon-

ter sur le talus. La pente était raide. Les pieds glissaient sur la glaise que l'herbe couvrait mal. Il fallut un petit effort. Le jeune homme sentit ses muscles jouer, son cœur battre distinctement. Il eut de sa personne une conscience précise et pleine; cependant qu'une tendresse s'emparait de lui. Il pensa à son corps; il le posséda avec affection. « Mon corps est vivant, je vis; je puis monter sur un talus; je puis même grimper vite, je ne suis pas seulement vivant; je suis jeune. »

Cette idée lui donna moins de fierté que d'inquiétude. « Je suis une chose fragile, une chose précaire. » Puis il se fit des reproches:

« J'aurais dû y réfléchir plus tôt et souvent. Je me serais aimé davantage. On ne s'aime pas assez soi-même. Je sais bien ce que je veux dire. Ce n'est pas ça l'égoïsme. »

Le jour diminuait peu à peu, mais prenait une face solennelle. Le vent se déployait

comme une tenture. De grands événements pouvaient entrer.

L'herbe du talus était grise et pauvre ; sous le pied elle résistait, comme un paquet de petits ressorts; mais pourtant le vent la remuait elle aussi; et, sans qu'une branche craquât, des arbres qui n'avaient pas de feuilles se prêtaient au souffle.

Le jeune homme marchait, ayant la ville à sa droite ; il dominait de haut le boulevard ; et semblait au niveau des toitures les plus proches ; d'autres apparaissaient derrière, portant leurs cheminées. Un vaste crépuscule était sur eux.

« Je mourrai un jour, et dans cette ville sans doute; je mourrai dans cette chose qui est à ma droite. Je voudrais bien savoir ce qu'il y restera de la chose que je suis. »

Il pensa de nouveau à l'enterrement, il se rappela une âcreté qu'il avait gardée dans la

bouche, depuis l'église, jusqu'au cimetière, et qui venait d'une mauvaise digestion ; il retrouva aussi le bizarre ton de voix qu'il avait eu pour répondre à une dame :

« Je crois qu'on ferme les grilles à cinq heures. »

Puis il éprouva une impression qu'il n'avait jamais connue. Tournant les yeux du côté de la ville, il fut étonné d'être dans sa personne. Il sentit avec une sorte d'évidence que son âme n'était pas seulement là où il disait « Moi. » « Elle n'est pas du tout forcée d'y être. Comment ai-je fait pour le croire jusqu'ici ? »

A ce moment, il eut conscience de posséder une lucidité supérieure. Il jouissait d'une clarté qu'aucun homme n'envisage. Il se comparait à un oiseau fixant le soleil.

Soudain toutes ces vues se troublèrent, tout lui parut insaisissable. « On ne peut rien dire de vrai sur rien. On ne peut penser quelque

chose de vrai que si on n'y fait pas trop attention. »

Il se tourna encore du côté de la ville ; et sans essayer de rien découvrir, sans aucun effort de méditation, il s'abandonna aux influences.

Le sentiment étrange qu'il avait eu lui revint : « Je suis sur ce talus ; je marche sur l'herbe, je la sens sous mon pied ; je sens que je pense tout cela dans ma tête. Eh bien ! si quelqu'un me disait qu'en ce moment mon âme est là-bas, dans ce creux que fait le boulevard, entre la chaussée et les murs des maisons, je ne trouverais ça ni fou, ni même surprenant.

» On me dirait qu'elle change de place, qu'elle file très loin, qu'elle erre de droite à gauche, en ce moment, à la minute où nous sommes, je le croirais sans peine. »

Et il embrassa l'étendue d'un coup d'œil,

comme s'il allait voir son âme y courir des bordées.

Alors il lui sembla que cet homme qu'on avait enterré existait à la fois et n'existait point.

En pensant à lui, il eut un goût âcre de néant à la bouche ; et comme la saveur d'une cendre délayée dans la salive. Mais il sentit aussi qu'à cet instant même le mort durait avec sécurité.

Il ne trouvait là aucune contradiction.

Son esprit ne s'y attaquait pas ainsi qu'à un problème. C'était un mélange qu'on respirait.

« Moi, il me faudrait mourir maintenant ! Je n'aurais peut-être pas le courage de me donner à la mort sans résistance, si elle sortait du fond de la terre.

» Et si j'étais certain que la foudre fût prête à tomber sur l'endroit où je m'arrête, si je la

voyais pointer hors de ce petit nuage gris, je crois bien que je me sauverais.

» Pourtant, si je mourais tout de suite je suis sûr que je ne disparaîtrais pas. J'entrerais de plain-pied dans une grande âme qui ne peut pas mourir. Et je ne serais pas forcé de rien quitter en passant le seuil. Mes pensées de ce soir, elle les continuerait sans effort, et non pas l'une après l'autre, mais toutes en même temps. Ces mouvements que je fais, ils seraient repris hors de la mesure humaine. Le mouvement de ma poitrine qui s'élève et s'abaisse, le mouvement de mon cœur, et même ce va-et-vient de mon bras qui pend à mon épaule comme un balancier, aucun rythme ne serait perdu.

» Il y aurait des alternances, des saccades, des épanouissements, des oscillations, des remous circulaires, où les actes de ma chair reparaîtraient centuplés. Le plus humble geste deviendrait une phase. Ma mort ne serait que

le courage de me dilater jusqu'à la limite. Ma mort serait mon développement. Cependant je ne la désire pas; et, sincèrement, j'en ai peur.

» Oui, elle serait mon développement, et non pas mon accomplissement. Pour m'accomplir je n'ai qu'à être avec pureté l'homme que je suis. Je n'ai pas à me dépasser, ni à briser mes contours.

» D'où viennent alors cette ivresse anxieuse qui me tenait tantôt, cette ardeur d'être partout, et cette grande souffrance quand le train a sifflé ?

» J'aurais beau m'accomplir. Je ne pourrais pas en savourer la jouissance. »

Un bruit vaste et vague régna. On y était plongé. Il n'arrivait de nulle part. L'air tout entier semblait le dedans d'un tuyau d'orgue. Le jeune homme se sentait traversé des pieds aux cheveux par un frisson qui n'était pas à lui.

« Toi qui es mort, prononça-t-il ! Tu vois que je ne t'ai point abandonné. Tu n'as pas de bouche pour te plaindre et pour réclamer. Mais tu étais bien pauvre, il y a une heure. N'est-ce pas que je suis bon ?

» Tu me diras que je n'ai pas pu faire autrement ? Non, j'ai consenti, j'ai choisi, j'ai mieux aimé toi qu'un autre. Et pour des raisons qui ne sont pas périssables. Je n'ai jamais vu ta figure corporelle. Je n'ai chéri ni ta voix, ni ton regard, ni ta façon de penser aux choses, tout cela qui était précaire, qui était le dehors de ton être. Je n'ai voulu que l'essentiel. »

Il marcha avec exaltation jusqu'à un angle du talus ; il avait le fossé profond devant ses pieds et, derrière son dos, la ville.

« Pourtant, c'est peu, c'est trop peu. Je ne veux pas de cela, moi, je veux davantage.

» Il me faut davantage, à moi. Il ne me suffira

pas de m'accrocher à un passant de hasard.

» Oh ! l'affreuse chose ! Et dire que tout cela n'est peut-être qu'un souvenir ! »

Il sentit à cette pensée une telle désespérance s'élever en lui qu'elle aboutissait à une résignation.

« Rien qu'un souvenir ? Si je n'avais pas assisté à cet enterrement, voyons ! je n'aurais pas eu cette pensée, aujourd'hui. Alors, il n'aurait même pas ça d'existence. Ce petit peu n'est même pas présent. Un souvenir ! Et un souvenir en moi ! Tant de chair réduite à ce dessèchement ! »

La nuit montait du fossé comme une haleine. En avant, l'espace était possédé par une banlieue.

L'être sans espoir tournait le dos au ciel. Les choses semblaient à la fois demeurer et bouger. Rien ne pouvait être plus fixe, plus solidement cloué au sol que ces cheminées

d'usine; mais les fumées qu'elles faisaient étaient mobiles avec tant de naturel qu'on eût dit une effusion de mouvement pur.

Le jeune homme serra les poings et les écarta un peu de ses flancs, comme s'il eût porté deux seaux d'eau. Il se sentait de la colère et une force de domination. Les choses s'étendaient, pareilles à un empire mal soumis. Dans son corps bouillonnait, à ses poings affluait de quoi tout maîtriser. Il avait de l'indignation; il désirait comme une vengeance. Le mort lui parlait, se plaignait à lui.

« Si je me tendais tout entier », pensait le vivant, « si je convoquais au même point toutes mes forces, j'en suis sûr, je pourrais refaire ce qui a été défait. L'immense marée qui me bat les reins et les épaules, je l'obligerais à s'engouffrer dans un entonnoir; elle tomberait dans la forme d'une âme, comme dans une bouée creuse, et il en jaillirait un hurlement

sans fin. Ce serait le jour de la Résurrection, de la première Résurrection.

» Mais je sens bien que je faiblis. Les ressorts dont je suis plein craquent ou mollissent. Le calme que je hais revient. Une sérénité désastreuse ruisselle le long de mon corps ; la peau hérissée se lubrifie et s'apaise. Je vais être tranquille, un peu fatigué, et, horreur ! satisfait ! Je vais continuer à vivre, à mon rythme et à ma place, une mesure avant les uns, une mesure après les autres, en même temps que personne. Et, par un soir futur, moi aussi, je serai quelqu'un de mort. »

FIN

Achevé d'Imprimer
le douze mai
MCMXI
par Jouve et Cie, a Paris
pour
EUGÈNE FIGUIÈRE & Cie,
Éditeurs

JULES ROMAINS

Mort de Quelqu'un

ROMAN

PARIS
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7, RUE CORNEILLE, 7

MCMXI

COLLECTION "ORPHÉE"

JACQUES ESTARVIELLE. — *Vers la Sagesse.* Roman, 2e édition..... 3 fr. 50
M.-C. POINSOT. — *La Joie des Yeux.* Roman. 4e édition..... 3 fr. 50
HAN RYNER. — *Le Fils du Silence*..... 3 fr. 50
HUGUES LAPAIRE. — *Les Demi-Paons.* Roman. 3 fr. 50

COLLECTION "ŒUVRES ET JOURS"

GEORGES CHENNEVIÈRE. — *Le Printemps*..... 3 fr. 50
ALEX. MERCEREAU. — *Les Contes des Ténèbres.* 3 fr. 50
GEORGES DUHAMEL. — *Selon ma Loi.* Poèmes. 3 fr. 50
CHARLES VILDRAC. — *Livre d'Amour.* Poèmes. 3 fr. 50
JULES ROMAINS. — *Puissances de Paris*..... 3 fr. 50
PIERRE JAUDON. — *Dieudonné Tête.* Roman.. 3 fr. 50
SÉBASTIEN VOIROL. — *Augurales et Talismans.* 3 fr. 50
ROGER ALLARD. — *Le Bocage amoureux*, ornements d'ALBERT GLEIZES..... 7 fr. 50
JOSEPH BILLET. — *Introduction à la Vie solitaire* 3 fr. 50
— *Visages d'Égypte*..... 3 fr.
RENÉ ARCOS. — *Ce qui naît*..... 3 fr. 50

COLLECTION « VERS ET PROSE »

PAUL FORT. — *La Tristesse de l'Homme*..... 3 fr. 50
JULES ROMAINS. — *Premier Livre de Prières.* 12 fr.
GEORGES DUHAMEL. — *L'Homme en Tête*..... 3 fr. 50

Parus

HAN RYNER. — *Le Cinquième Évangile*, 4e éd. 3 fr. 50
JACQUES NAYRAL. — *L'Etrange Histoire d'André Léris.* Roman ..... 3 fr. 50
VALENTINE DE SAINT-POINT. — *L'Orbe pâle*... 3 fr. 50

Divers :

G. WALCH. — *Nouvelles Pages Anthologiques.* 4 fr.
FRÉDÉRIC PASSY. — *Par-dessus la Haie*..... 3 fr. 50

A paraître

J.-H. ROSNY aîné. — *Amour étrusque* (Nouvelle édition augmentée et définitive).... 3 fr. 50
A. WARNOD. — *Le Vieux Montmartre*..... 3 fr. 50
GEORGES DUHAMEL. — *La Lumière*..... 3 fr. 50

Romains, Jules

Mort de quelqu'un

PQ
2635
.052
M6 -